

Bibliothèque numérique

medic@

**Louis Landouzy - Discours prononcé
par MM. G.-H. Roger, Léon Bernard,
Marcel Labbé, Carnot, Mme J.
Déjerine, MM. Jacquinet, Ch. richet,
Paul Strauss**

Paris : Masson, 1923.

Cote : 69889

69889

69889

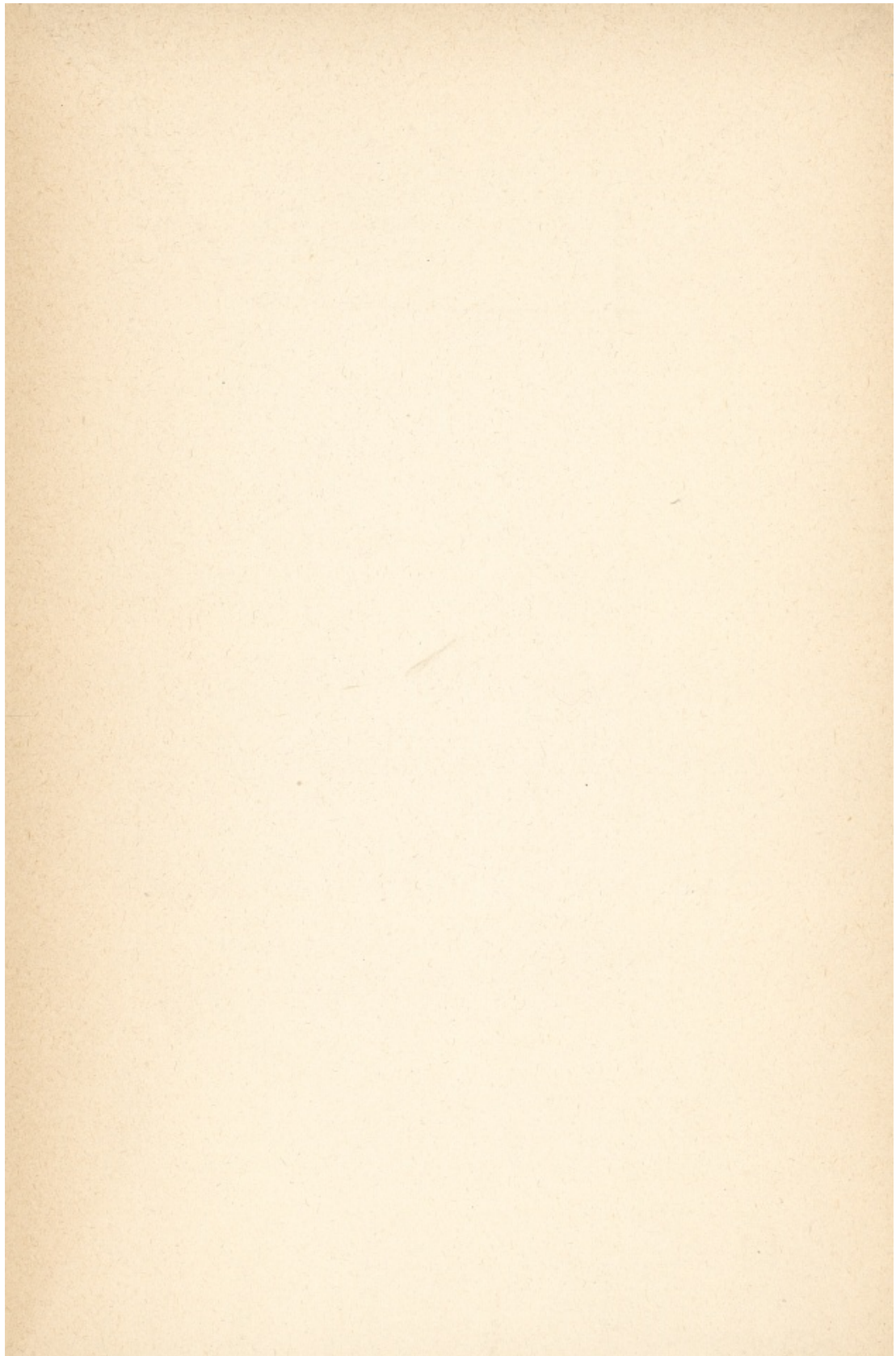
LOUIS LANDOUZY

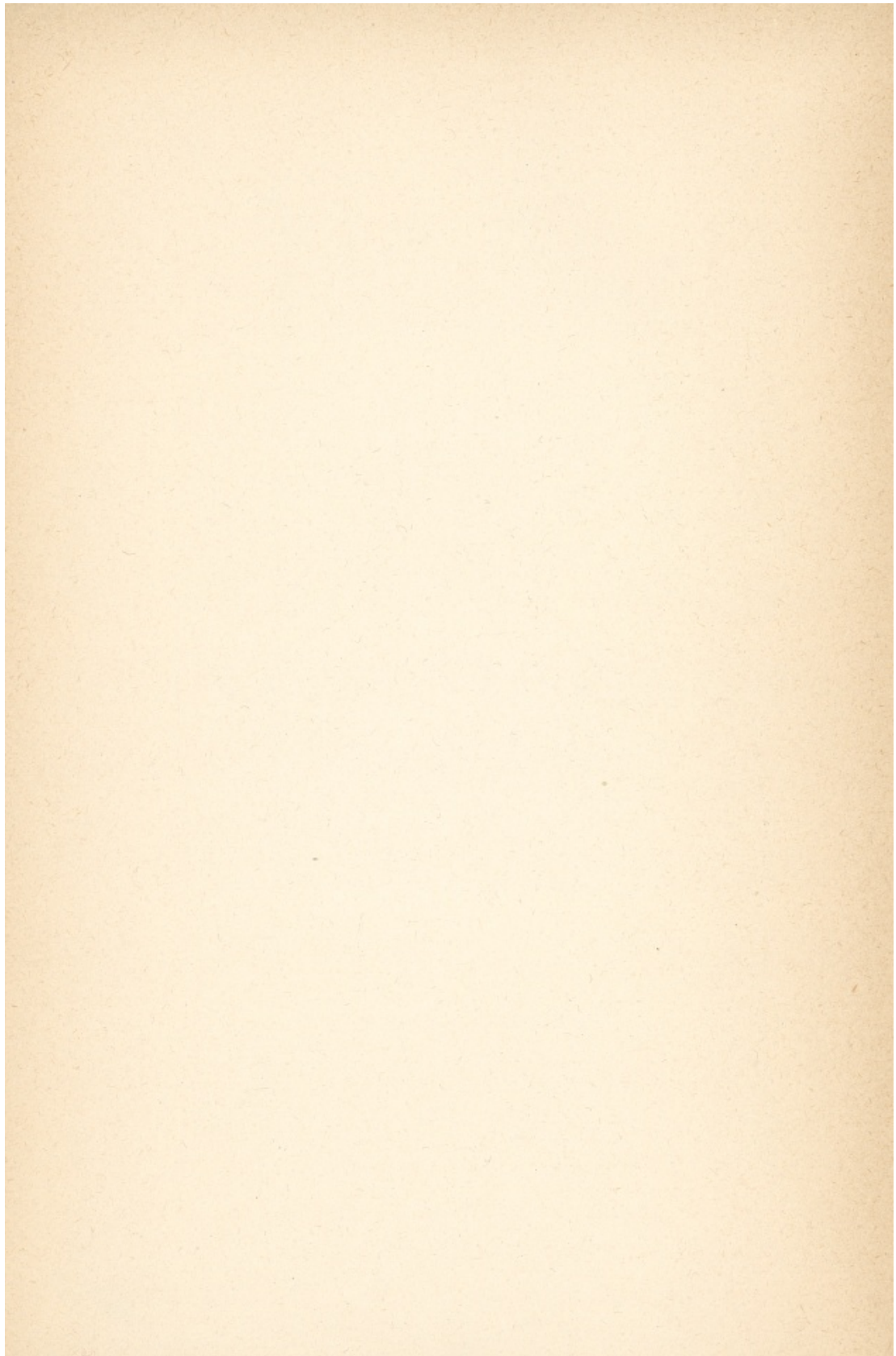
1845-1917

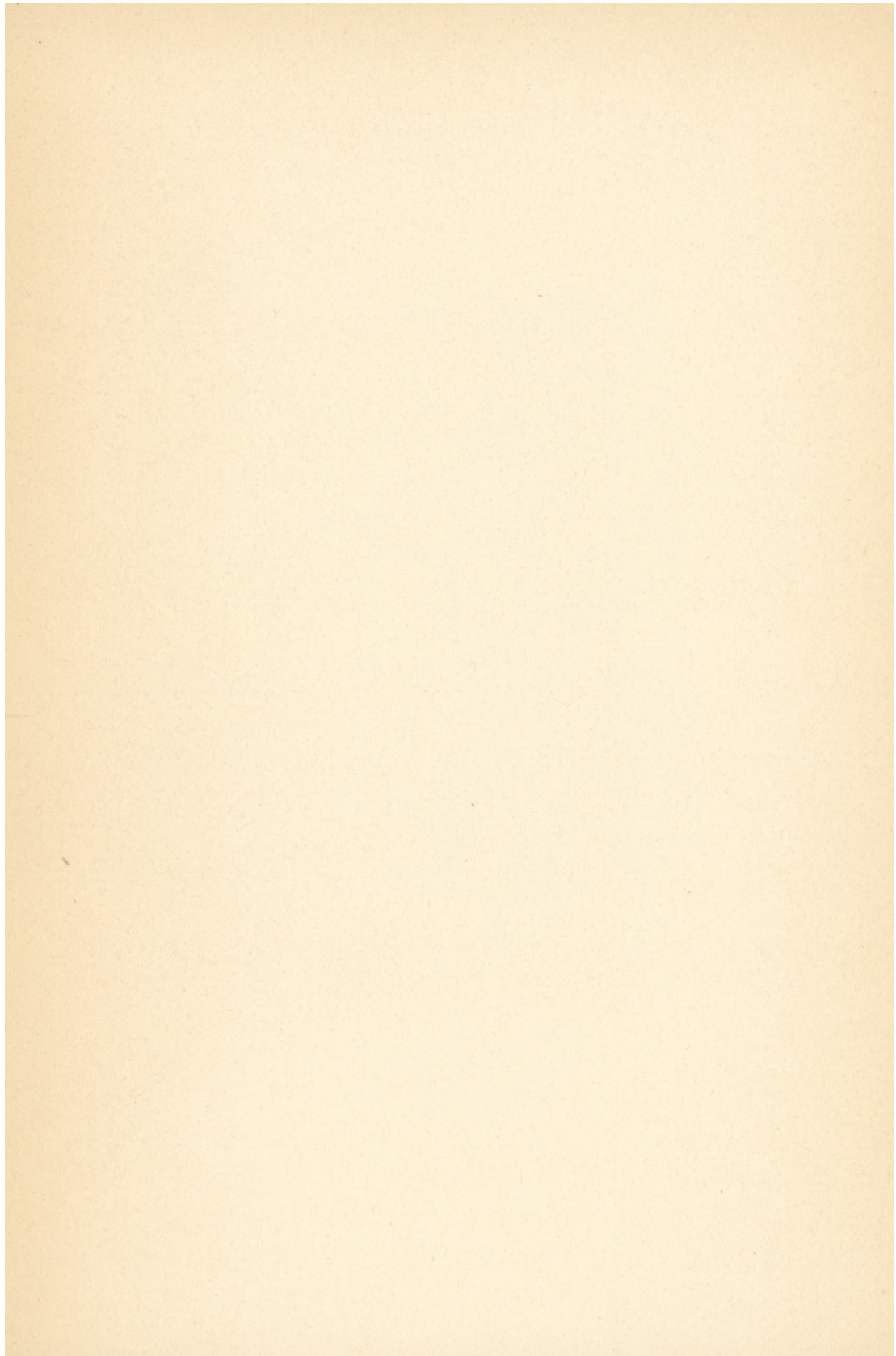
Biographie
individuelle
LANDOUZY
H.M.

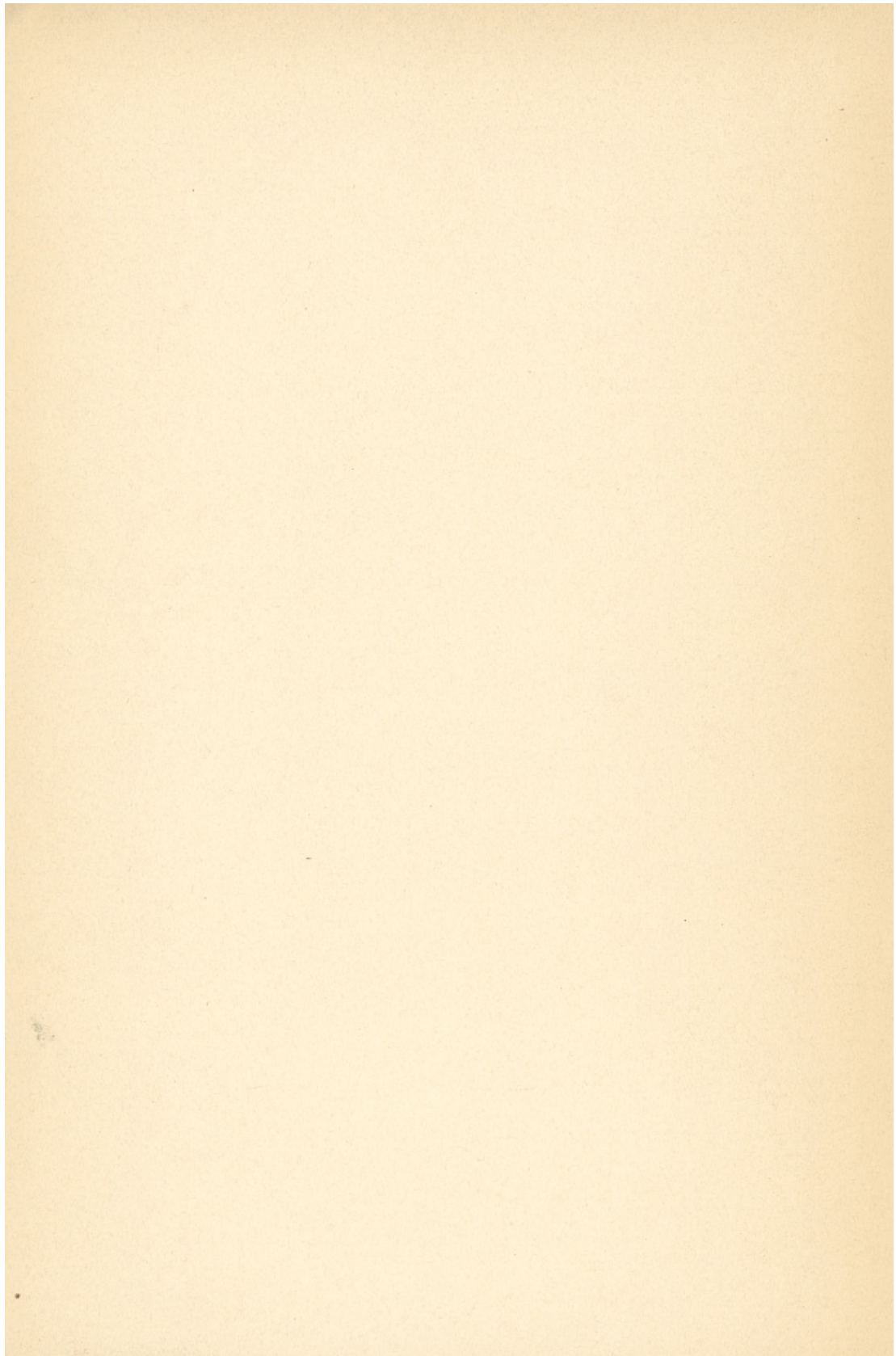
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

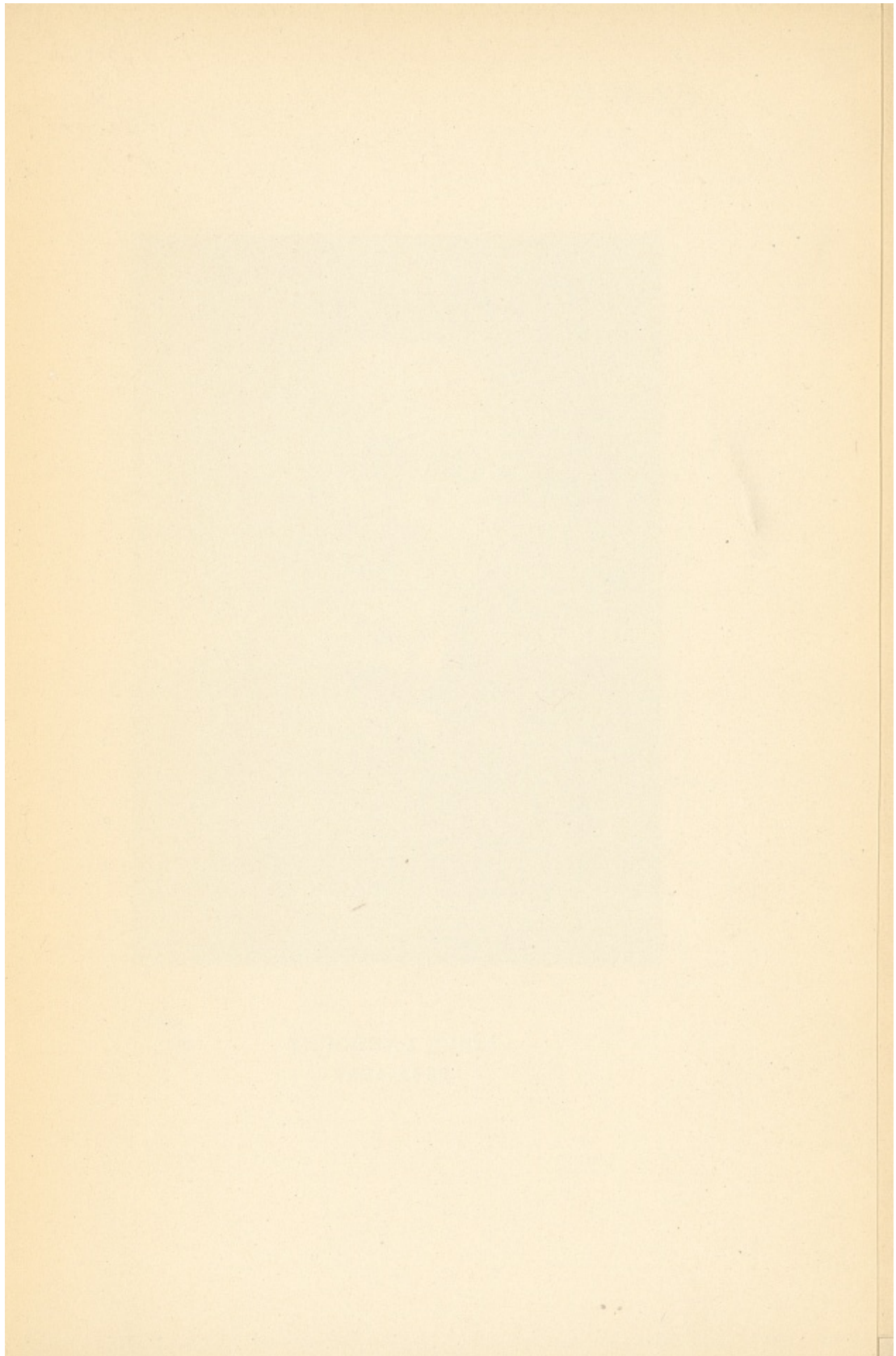


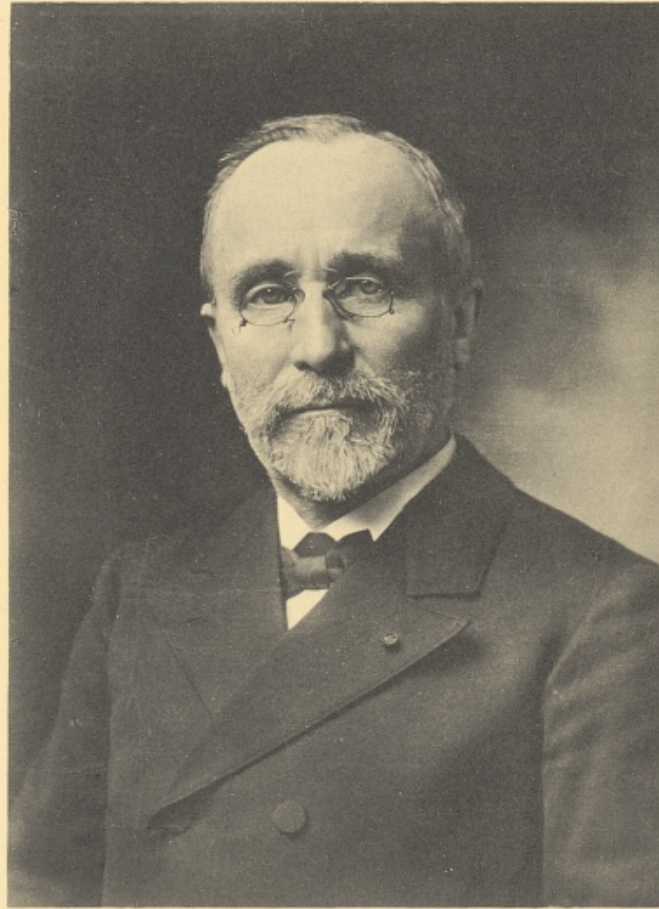












LOUIS LANDOUZY
1845-1917



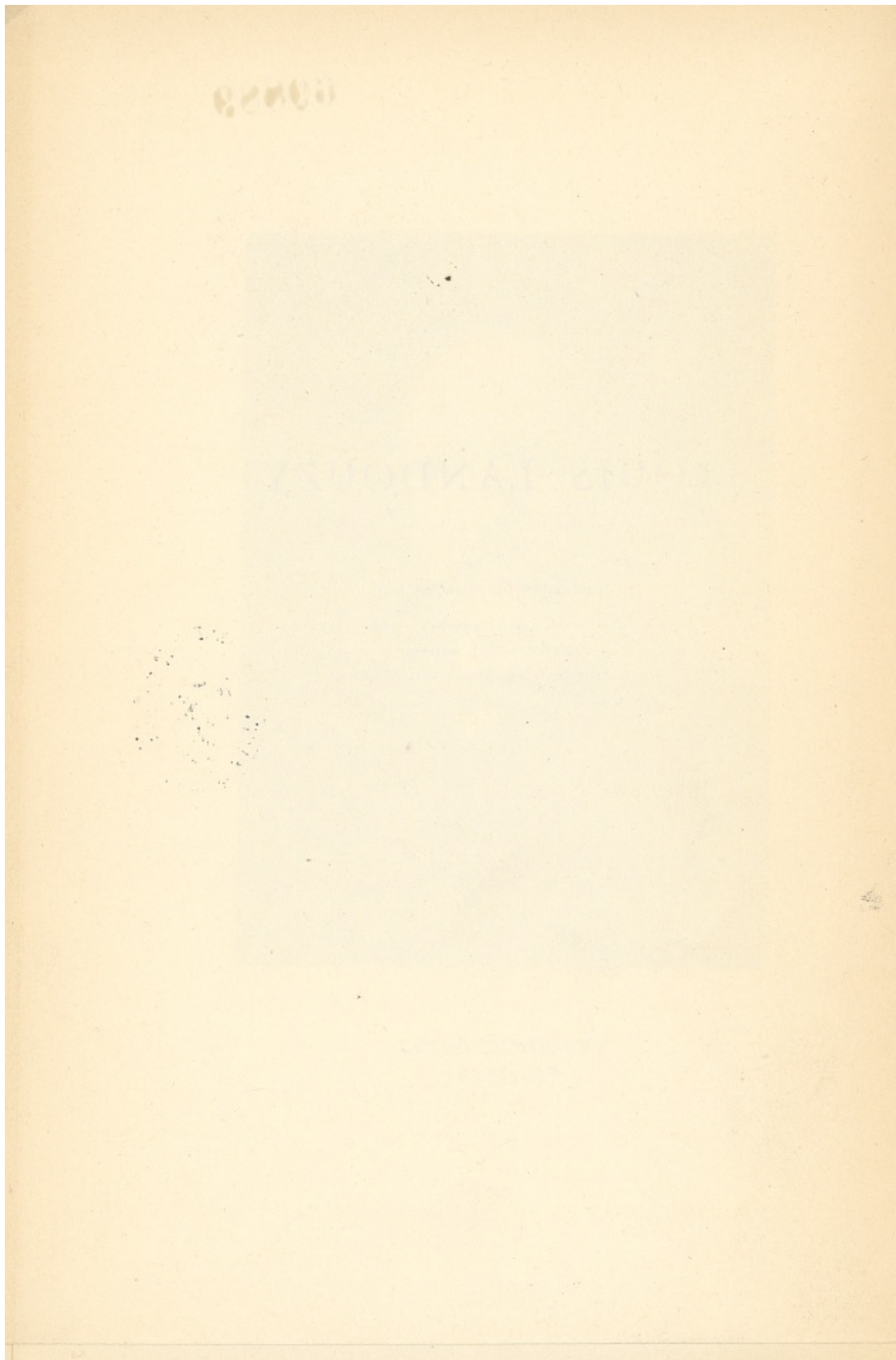
LOUIS LANDOUZY

DISCOURS PRONONCÉS PAR

MM. G.-H. ROGER, LÉON BERNARD, MARCEL LABBÉ

CARNOT, M^{me} J. DEJERINE

MM. JACQUINET, CH. RICHT, PAUL STRAUSS





*Le Jeudi 22 Mars 1923 ont eu lieu
à la Faculté de Médecine
sous la Présidence de M. Paul Strauss, Ministre de l'Hygiène,
de l'Assistance et de la Prévoyance Sociales*

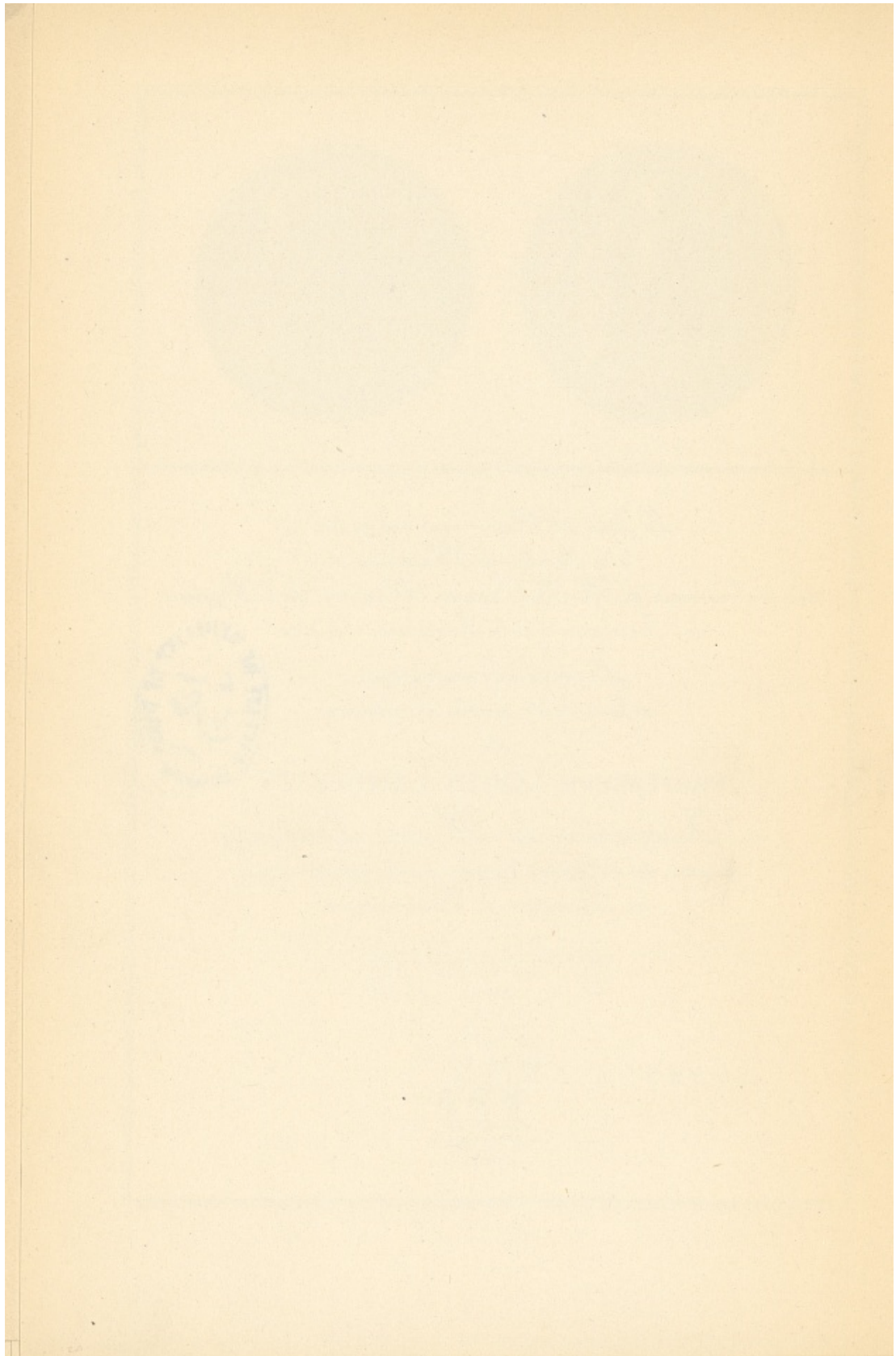
*La remise aux souscripteurs
de la médaille gravée en mémoire
du*

PROFESSEUR LOUIS LANDOUZY
*et l'Inauguration du Musée Landouzy
composé des collections léguées par le regretté doyen
au Laboratoire de Thérapeutique.*



69889





LOUIS LANDOUZY

LETTRE DE M. LÉON BOURGEOIS
PRÉSIDENT DU COMITÉ
A M. CHARLES RICHET

MON CHER MAÎTRE ET AMI,

Je regrette profondément de ne pouvoir, par suite de mon état de santé, venir prendre place auprès de notre ami Paul Strauss et des maîtres de la Faculté à la cérémonie d'inauguration du musée placé sous le patronage universellement respecté du grand nom de Landouzy.

Personne plus que moi n'aurait été heureux d'associer son hommage à celui que vous rendrez jeudi à cette grande mémoire.

Landouzy a été pour moi un ami de plus de 30 ans. J'ai donc pu mesurer sa haute intelligence, l'extraordinaire étendue de ses connaissances, la sûreté de son jugement, et j'ai apprécié plus que personne le dévouement inlassable avec lequel il s'était consacré à cette science de la phthisiologie où il voyait non seulement l'étude scientifique la plus attachante, mais le plus grand service

social qu'il fût possible de rendre à notre pauvre humanité.

J'ai encore présentes à l'esprit les dernières conversations que j'avais avec lui dans son cabinet de la rue de l'Université dans les premières années de la guerre, alors que nous étudions ensemble les moyens à employer pour sauver de la mort ceux qu'il avait si justement appelés « les blessés de la tuberculose ».

Aujourd'hui que la lutte contre le terrible mal se développe, enfin, si puissamment dans notre pays, notre souvenir doit aller vers celui qui a le premier enseigné les moyens de combat et entrepris avec toute sa science et tout son cœur la croisade dont nous lui demeurerons éternellement reconnaissants.

Veillez agréer, mon cher maître et ami, l'assurance de ma bien sincère affection.

LÉON BOURGEOIS.

Paris, 17 mars 1923.

ALLOCUTION
DU PROFESSEUR G.-H. ROGER
DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MONSIEUR LE MINISTRE,
MESDAMES, MESSIEURS,

C'est pas sans une certaine émotion que je prends la parole pour évoquer le souvenir du Maître auquel je reste attaché par une affection profonde, faite d'admiration et de reconnaissance. Malgré moi, ma pensée se reporte à l'époque où je remplissais, auprès de Landouzy, les fonctions d'interne, époque heureuse où le matin je profitais d'un enseignement clinique incomparable, où, l'après-midi, je travaillais au laboratoire et sous la direction de Bouchard.

Bouchard et Landouzy, voilà les deux hommes qui ont le plus contribué à la formation des idées modernes, qui ont exercé le plus d'influence sur nos contemporains. Ils étaient les pionniers de la science nouvelle ; mais leurs travaux n'excitèrent tout d'abord que la méfiance ou la raillerie.

C'était l'époque où Landouzy était taxé de folie pour avoir osé soutenir que les maladies infectieuses sont dues à des microbes. Ce fut bien pis quand il annonça

que les angines sont provoquées par des bactéries et que les amygdalites aiguës s'accompagnent fréquemment d'une albuminurie toxi-infectieuse. Mais ce sont surtout ses conceptions sur la tuberculose qui parurent exorbitantes : quand, dans son langage imagé, il affirma que « toute pleurésie qui ne fait pas sa preuve est monnaie de tuberculose », on haussa les épaules ; le style déconcertait, l'idée faisait sourire. « Il voit de la tuberculose partout », répétait-on à l'envi. « C'est que partout elle se trouve » répondait notre Maître et il ajoutait : « Quand vous observerez une affection dont la cause vous échappe, pensez toujours à la syphilis ou à la tuberculose et vous aurez grande chance de ne pas vous tromper. » Parole prophétique, dont l'avenir devait démontrer la valeur. Mais nul n'y souscrivait alors. On aimait mieux rattacher la pleurésie, comme l'angine, à l'influence du froid ou de la fatigue et, avant tout, à la spontanéité morbide. La spontanéité morbide, c'était le dogme, que Landouzy était peut-être le seul à combattre. On admettait que l'homme, corps et âme, est capable d'agir à sa guise ; les organes semblaient doués d'un libre arbitre qui leur permettait, au caprice de leur fantaisie, de choisir la bonne ou la mauvaise route, je veux dire la santé ou la maladie. Et ne croyez pas que je sois un archéologue exhumant des théories ensevelies depuis des siècles : c'étaient les doctrines courantes, les conceptions classiques, il y a une quarantaine d'années.

Landouzy venait tout bouleverser, avec ses idées originales, qu'il exposait en un style imagé, parfois un

peu bizarre, mais toujours correct et châtié. Il s'attachait à la pureté de la forme et recherchait l'originalité de la phrase. Connaissant à fond la littérature française, imprégné de la lecture des auteurs grecs et latins, il réalisait pleinement le type idéal de l'humaniste, que tend à restaurer le grand maître actuel de l'Université. Aussi prenait-il plaisir à écrire en une langue qui, malgré de nombreux néologismes, dont quelques-uns ont fait fortune, abonde en tournures archaïques et désuètes, mais s'inspire le plus souvent des grands prosateurs du XVII^e siècle.

Ce savant, ce lettré était aussi un artiste. Grand amateur de peinture, il avait visité tous les musées de l'Europe ; il les connaissait à fond et, ce qui est plus surprenant chez un habitant de Paris, il connaissait le musée du Louvre. Il avait conservé une vision colorée des chefs-d'œuvre dont il s'était imprégné et il aimait faire passer dans ses observations médicales, un reflet de ses goûts artistiques ; c'est ainsi qu'il créa le type vénitien.

Doyen de la Faculté, il fit le catalogue de nos richesses artistiques et les décrivit en un volume remarquable. C'est lui qui, par une négociation habile, arriva à compléter la belle collection des quatre tapisseries, faites d'après les cartons de Lebrun qui ornent les murs de cette salle. « Je suis le grand tapissier de la Faculté », aimait-il à répéter. Et cette phrase fait penser au Maréchal de Luxembourg — peut-être y pensait-il lui-même — qu'on avait surnommé le grand tapissier de Notre-Dame. Certes Landouzy n'aurait pas pu couvrir

les murs avec les drapeaux pris sur les ennemis, mais il aurait été capable de les orner avec les trophées conquis sur l'erreur et l'ignorance.

Dans ses fonctions décanales, Landouzy montra ce dont il était capable. Il y consacrait son temps et sa peine, s'appliquant souvent la devise bien connue : *onus et honos*. Mais il ne tenait qu'à la charge ; les honneurs lui venaient d'eux-mêmes, sans qu'il songeât à les solliciter.

Il avait pris le pouvoir à une période agitée. La tempête avait été déchainée par la nomination de deux professeurs qui avaient le grand tort d'avoir conquis leur notoriété en province. Puis ce furent les troubles provoqués par la création du certificat d'études médicales supérieures. Le gouvernement capitula devant l'émeute, mais l'agitation reprit au concours d'agrégation. Landouzy tint tête à l'orage et parvint à rétablir l'ordre et la paix. Il put alors se consacrer aux travaux utiles. Il fit aboutir de nombreuses et importantes réformes ; il obtint la création de trois chaires nouvelles : les chaires d'anatomie topographique, de clinique et d'hygiène de la première enfance, de bactériologie. Il contribua à la fondation de l'Institut Médico-Légal qui sera prochainement inauguré. Il profita de la réorganisation des études médicales pour obtenir du gouvernement des améliorations de personnel et de matériel et de nouveaux subsides.

S'il put accomplir une œuvre considérable, s'il put mener à bien les lourdes charges qu'il avait acceptées,

c'est qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, l'ardeur et l'enthousiasme de la jeunesse. Le scepticisme négateur et stérilisant n'effleura jamais son esprit. Il aimait à se lancer dans la lutte ; car il se sentait courageux et fort ; il allait au-devant de la discussion, car il ne recherchait que la vérité. En maintes circonstances il mit ses qualités maitresses au service de la science française. Malgré les fatigues d'un long voyage, il partit en Amérique pour défendre contre les Allemands nos conceptions sur la tuberculose. La lutte fut chaude et émouvante. Mais Landouzy finit par faire admettre ses idées, remportant une victoire scientifique dont il avait le droit d'être fier.

Je ne puis énumérer les services qu'il nous a rendus en assistant à tous les congrès internationaux ; il ne manquait aucune séance ; il participait aux discussions et, grâce à sa ténacité et à son énergie, il finissait toujours par faire adopter quelque mesure dont profitait notre pays.

Il déploya la même activité en organisant et dirigeant les voyages d'études aux eaux minérales, créant une œuvre capitale pour la prospérité de nos richesses climatiques et thermales, œuvre qui lui survit et que son successeur, notre collègue Carnot, a fort heureusement développée.

Son activité inlassable lui permettait de publier des articles, des livres, des notices, de diriger des revues et des journaux de médecine. Et toute son œuvre, il l'accomplissait avec la même conscience et la même ardeur ; une ardeur un peu exubérante. On eût dit que

ce fils de l'Est avait été élevé sous le chaud soleil du Midi.

Il apportait le même enthousiasme dans ses amitiés. Son aspect autoritaire et sa parole un peu brève cachaient mal les trésors d'abnégation et de dévouement qu'il répandait largement. Celui-là seul sait attirer et retenir des disciples, qui leur donne sans compter le meilleur de soi-même, qui leur livre un peu de son âme et de son cœur. C'est ce qui fit Landouzy ; il sema la bonté, il recueillit l'affection. Tous ses amis et ses élèves sont groupés aujourd'hui pour lui rendre un dernier hommage. Ce n'est pas seulement au grand savant, à l'éminent clinicien, à l'habile administrateur que va notre souvenir ému, c'est aussi, c'est surtout au maître qui, tout en restant le maître, savait devenir l'ami.

Quand éclata la guerre, Landouzy, malgré son âge, tint à reprendre du service. En 1870, au début de ses études, il était aide-major de seconde classe au Val-de-Grâce. En 1914, à l'apogée de sa carrière, il se retrouvait aide-major de seconde classe à l'hôpital Buffon. « Je suis le doyen de la Faculté et le doyen des aides-majors » nous disait-il, montrant, par ce merveilleux et rare exemple, qu'il recherchait les charges et dédaignait les honneurs : *onus nec honos*.

La résistance humaine a des limites. L'excès de travail que Landouzy s'imposait finit par triompher de sa robuste constitution. Il eut à supporter les douleurs d'une longue et implacable maladie. Il ne se faisait aucune illusion sur l'issue du mal. Il l'acceptait avec un

sourire résigné qui avait quelque chose de grandiose. Ce savant, ce lettré, voulait mourir en stoïcien. Quand j'allais le voir, au lieu de meparler de sa santé, il m'interrogeait sur la Faculté, me demandant des renseignements sur ce qui se passait, sur les réformes à faire, sur les décisions à prendre. Quelques jours avant sa mort, il m'appela auprès de lui pour me demander de le remplacer dans une commission.

Toutes les victimes de la guerre ne sont pas mortes frappées sur le champ de bataille ; Landouzy est de ceux qui ont succombé à l'effort qu'ils se sont imposé pour l'accomplissement de leur devoir. Le gouvernement lui a rendu justice en faisant célébrer son service funèbre dans la chapelle du Val-de-Grâce, qui vit défiler la longue théorie de ceux qui sont morts pour la Patrie.

La dernière pensée du maître fut encore pour la Faculté de Médecine. Il lui a légué sa bibliothèque et ses collections, précieux documents qui sont réunis dans le musée que nous inaugurons aujourd'hui, annexe de la chaire de thérapeutique, qu'il a occupée pendant quelques années.

Son nom restera gravé sur les pierres de notre École, mais il est déjà inscrit en caractères ineffaçables sur le temple de la science. L'œuvre des savants, à l'encontre des œuvres littéraires, est le plus souvent impersonnelle. C'est une pierre scellée dans l'édifice, auquel tous collaborent. Mais parmi les matériaux juxtaposés, quelques-uns, mieux sculptés ou mieux ornés que les autres, fixent le regard du passant et retiennent l'attention de

la postérité. On y reconnaît l'effort de l'artisan habile et consciencieux qui a travaillé avec toute l'ardeur de sa foi scientifique et de son génie créateur. Voilà comment en cherchant les matériaux de son œuvre sur le chemin de la vérité, Landouzy a trouvé la route qui conduit à la gloire.

ALLOCUTION
DU PROFESSEUR LÉON BERNARD

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans une certaine anxiété que je vais en quelque sorte lever le voile sur le pieux souvenir que Louis Landouzy a laissé dans ma mémoire, comme dans celle de tous les privilégiés qui ont eu l'heureuse fortune de l'accompagner dans sa vie et de bénéficier de son commerce intellectuel. C'est qu'en effet je ne suis pas convaincu que notre maître si cher eût approuvé cette manifestation ; de son vivant il avait toujours refusé avec énergie tout témoignage collectif de reconnaissance et d'affection de ses amis et de ses élèves ; il nourrissait une réelle aversion pour l'extériorisation des sentiments ; et cependant, avions-nous le droit de le laisser partir sans attester l'attachement de tous ceux qui l'ont approché, sans laisser une image qui gravât à jamais ses traits pour ceux qui ne l'auront pas connu, sans proclamer aussi les mérites d'une vie toute de droiture, de labeur, de désintéressement, et de simplicité ? Ce n'est pas que nous puissions ambitionner de ras-

sembler en quelques mots tout ce qu'il y aurait à dire sur l'homme comme sur le médecin que fut Landouzy; mais ç'eût été trahir le culte que nous lui avons voué que de garder après sa mort le silence qu'il nous avait imposé durant sa vie.

Aussi bien, au lendemain de son décès, au lendemain du calvaire que nous l'avions vu gravir, contristés et impuissants, impuissants même à lui apporter le réconfort de notre affection et de notre chagrin, au lendemain de ces obsèques militaires dont il avait réclamé l'honneur dans un dernier élan de patriotisme, je pensais, alors que tous mes camarades étaient dispersés du fait de la guerre, que j'avais le devoir de prendre l'initiative d'organiser la commémoration de la noble existence qui venait de s'éteindre. Cette pensée rencontra de suite l'adhésion de tous, et c'est à la réunion d'aujourd'hui qu'elle devait aboutir.

Après d'assez longues délibérations, il nous parut que nous répondrions à un désir unanime en complétant la création du musée et de la bibliothèque qu'avait voulue Landouzy par la frappe d'une médaille qui perpétuât ses traits. Le maître Paul Richer s'y est adonné avec son talent habituel, et vous avez sous les yeux une image méditative de cet homme, dont la physionomie essentiellement mobile et vivante se prêtait mal, à vrai dire, à une reproduction figée dans le bronze. Son illustre ami et parent, notre cher grand Charles Richet, dont le génie abondant et multiple essaime dans tous les champs de l'activité intellectuelle, a puisé dans son cœur et dans son esprit la formule lapidaire qui pouvait

le mieux définir l'œuvre de Landouzy : « Quid medicus possit verbo vitæ docebat. » Le latin seul peut en un tel raccourci cristalliser une pensée pleine et adéquate. Par le verbe ! qui trouva mieux que Landouzy le mot qui frappe, la formule qui pénètre ? Son enseignement empruntait au verbe, original, coloré, imprévu même, la force qui imprime l'idée. On a parfois raillé Landouzy pour son langage, qui semblait volontairement singulier et comme alambiqué. En réalité il n'y avait nulle recherche dans ce style si personnel : il sortait ainsi du travail de son cerveau. Landouzy professait le respect moral de l'idée et l'amour esthétique des mots ; mais pour lui, la probité du langage, qu'il réclamait avec une sorte de ferveur religieuse, n'était que l'harmonisation vigoureuse de la pensée avec son expression à la fois appropriée et pittoresque.

Quant à sa vie, quelles leçons ne laisse-t-elle pas au médecin ? « Quid medicus possit... » Elle fut toute d'enseignement oral et écrit, ainsi que d'exemples. Et aucun médecin jusqu'à lui n'avait sans doute envisagé avec autant d'ampleur, autant d'applications, le champ de la médecine. Au revers de cette médaille vous voyez la France casquée de 1917 appelant toute la vigilance de la Médecine sur la destinée de ces cités souillées de la fumée des usines et de l'impureté des eaux. C'est toute la philosophie médicale de Landouzy, c'est la traduction des devoirs nouveaux qui, dans cette philosophie, s'imposent désormais à la conscience du médecin.

Landouzy fut en effet, à la fin du siècle dernier et

à l'aube du présent, l'homme qui contribua le plus à l'instauration de la médecine sociale, aussi bien dans les préoccupations du public et du pouvoir que dans la mentalité du praticien.

Landouzy fut amené à concevoir le rôle social et militant de la médecine, à la fois sous l'influence de sa doctrine scientifique et de son caractère ardent et désintéressé.

Ce qui, dans l'étude des maladies, doit pour lui retenir avant tout l'attention du médecin, c'est la recherche de la cause ; au lendemain des travaux de Pasteur, de la découverte du rôle des microbes dans la genèse des maladies, cette importance de l'étiologie devait prévaloir pour son esprit clairvoyant. La connaissance de la cause conditionne en effet les moyens de combattre la maladie ; de la combattre, lorsqu'elle est déclarée, par une thérapeutique dès lors rationnelle ; de la combattre aussi, avant qu'elle ne survienne, ou pour mieux dire, de la prévenir, par la prophylaxie. Ainsi donc, attacher à la considération des causes une valeur prépondérante conduisait nécessairement Landouzy à ouvrir le règne de la médecine préventive. Suivant l'une de ces formules, dont la fortune se justifie par cet heureux mariage de la pensée et de l'expression, le médecin devait désormais devenir « empêcheur de maladies » autant que « guérisseur de malades ».

Par cette nouvelle orientation la médecine, d'individualiste devenait communautaire : en effet pour s'opposer au développement des maladies de l'individu, il faut

surtout prendre des mesures qui s'appliquent à la société. Et tout en conservant le patrimoine prestigieux de la doctrine hippocratique qui remet comme un dépôt sacré le sort des malades entre les mains du médecin, celui-ci doit tendre à sauvegarder en même temps les intérêts sanitaires de la collectivité sociale. Il ne s'agit pas seulement de développer l'action de l'hygiène publique, de faire toujours pénétrer davantage la médecine dans la vie de la cité ; il faut que tous les médecins participent à cette extension du rôle de leur science et collaborent avec leurs connaissances et leur volonté à cette politique sanitaire.

C'est ce que Landouzy exprimait excellemment lui-même lorsqu'il disait à Lille, en 1909 : « La prophylaxie, fille aînée des idées pastoriennes, créant la médecine sociale, ouvrait à l'activité du praticien des horizons nouveaux. A peine le mécanisme de la contagion était-il découvert que surgissait, par la prévention, le point de vue social de la maladie. Le praticien ne reste plus confiné dans l'étude et la guérison des malades ; ses connaissances positives de la nature humaine, comme des milieux dans lesquels nous évoluons, lui permettent de s'appliquer à l'organisation de la vie humaine. Le rôle social du médecin s'affirme devant la conscience publique. »

Deux champs d'action, dans cet ordre de faits, furent plus particulièrement parcourus par Landouzy : l'hygiène de l'alimentation et surtout la tuberculose. Dans ses dernières années la syphilis avait aussi appelé son attention.

Mais, parmi tous les problèmes agités par la médecine sociale, aucun n'apparaît plus grave, plus menaçant que celui de la tuberculose. Pour aucune maladie d'ailleurs, et en raison de l'ignorance où la science nous laisse encore de toute thérapeutique spécifique, les méthodes de médecine sociale ne paraissent plus impérieusement devoir être utilisées.

Dans sa longue et affectueuse collaboration avec le président Léon Bourgeois, alors que celui-ci apportait, avec l'élan de son cœur généreux, la force de son autorité morale, Landouzy édifiait progressivement les fondements scientifiques de la lutte antituberculeuse, et, découvrant des horizons nouveaux à la maladie, élargissait le champ où devait se livrer la bataille.

En révélant la fréquence jusque-là méconnue de la tuberculose chez les enfants du premier âge, en dénonçant la nature tuberculeuse de la pleurésie, premier pas dans cette voie qui devait le mener à la découverte des formes larvées de la tuberculose, de la typho-bacillose, et de tant d'autres déterminations morbides où se cache le bacille de Koch, notre maître, parfois avec un excès plus fécond à coup sûr que l'observance routinière des cadres classiques, dévoilait l'étendue du péril tuberculeux.

En analysant les relations de la tuberculose avec certains groupements professionnels, en montrant la diffusion du fléau dans les campagnes, ses travaux orientaient la prophylaxie de la maladie.

Mais il ne se contente pas de dessiner les traits de la « tuberculose, maladie sociale ». Il codifie encore les

mesures de prévention qu'il convient de lui opposer ; c'est ainsi qu'il précise avec netteté les rôles respectifs du dispensaire, du sanatorium, de l'hôpital, en même temps qu'il met en relief l'influence du logement, de l'alimentation, de l'alcoolisme, et qu'il réclame l'intervention de l'éducation.

Cette doctrine rationnellement édifiée, reposant sur des bases solides, Landouzy s'en fait le propagandiste inlassable ; dans une certaine mesure il eut la bonne fortune d'en entrevoir les réalisations pratiques.

En effet, prenant la place du chef dans le mouvement antituberculeux, partout il fait campagne, dans les sociétés savantes et les commissions administratives, au Conseil supérieur d'hygiène publique de France comme à la Commission permanente de préservation contre la tuberculose. Il soulève des problèmes nouveaux ou suscite des initiatives fécondes, avec l'objet constant de guider et d'animer les pouvoirs publics dans une lutte, où il ne voyait rien moins qu'une condition du salut de la patrie. Le président Raymond Poincaré rapportait un jour avec émotion que peu de temps avant d'accepter de fléchir devant la maladie qui pouvait seule l'arracher à sa tâche, Landouzy l'était aller trouver, sentant sa fin venir, pour lui confier ses graves préoccupations sur l'avenir de notre pays si menacé par le fléau tuberculeux.

Mais Landouzy tenait pour un devoir de porter le redoutable problème devant l'opinion ; et c'est un véritable apostolat qu'il mena à travers la France, dans des conférences publiques où, lançant toujours le même cri

d'alarme, orateur disert et imagé, il éveillait les consciences, éclairait les esprits et provoquait les initiatives.

C'est ainsi qu'il sut trouver le concours de philanthropes généreux pour fonder en 1900 l'Œuvre des sanatoriums populaires, qui, trois ans plus tard, pouvait recevoir ses malades dans le magnifique établissement de Bligny.

Lorsque le quartier des tuberculeux fut ouvert à l'hôpital Laënnec, Landouzy, professeur de clinique médicale, n'hésita pas, sans craindre d'alourdir encore ses charges, à y revendiquer sa place ; peu après, il tint à participer à la direction du dispensaire Léon Bourgeois, ayant ainsi la satisfaction d'actionner les instruments de prophylaxie antituberculeuse dont il avait soutenu et enseigné la valeur, tenant aussi à faire bénéficier les élèves de la Faculté d'un incomparable matériel d'études, à nouveau inutilisé aujourd'hui.

C'est peut-être dans les congrès scientifiques, en France et à l'étranger, que Landouzy donna avec le plus de puissance et d'originalité, sa mesure de semeur d'idées et de chef d'école. Niant la fatigue, et acceptant comme un devoir patriotique la tâche, assez ingrate pour rebuter des tempéraments moins convaincus, de consacrer le temps généralement donné au repos, à représenter la France dans les réunions internationales, partout il assura à notre pays, par son habile aménité comme par la force de sa dialectique, le rang auquel il avait droit de prétendre. Souvent, à

Washington en particulier, la défense des doctrines françaises, dont il avait assumé la responsabilité, prit l'allure d'une véritable bataille non plus d'idées, mais de nationalités.

Quand la grande guerre éclata, l'ancien aide-major de Villemin, comme il aimait à se nommer, tourmenté par les souvenirs sinistres de l'année terrible, mais plein des espérances que lui inspirait son ardent patriotisme, reprit du service. Mais là encore ce fut le même douloureux problème qui le hanta. Lorsqu'après quelques mois de campagne, le nombre des soldats réformés pour tuberculose s'accrut progressivement, Landouzy dénonça à la Commission permanente le danger de cette situation, qui rejetait dans le pays, sans appuis, sans conseils, sans soins, une foule de malades contagieux. Une fois de plus, il sut trouver l'expression frappante qui émeut davantage que les meilleures raisons : pour « les blessés de la tuberculose » l'opinion publique, le Parlement, le Gouvernement, furent enfin remués plus qu'ils ne l'avaient été, durant la paix, par trente années de croisade anti-tuberculeuse.

On peut l'affirmer hautement, c'est de cet appel de Landouzy qu'est sortie toute l'organisation antituberculeuse, dont le développement actuel remplirait son âme de satisfaction.

C'est alors que M. Honnorat, soutenu par M. Léon Bourgeois, par M. Paul Strauss, fit voter un crédit spécial pour l'assistance aux militaires tuberculeux réformés ou en instance de réforme ; que M. J.

Brisac, avec cet esprit réalisateur qui rendit si fertile son passage à la Direction de l'Assistance et de l'Hygiène publiques, conçut et mit rapidement sur pied tout un programme comportant des établissements spéciaux, les stations sanitaires, des Comités départementaux destinés à l'assistance des tuberculeux dans un esprit de prophylaxie, et un Comité national chargé de centraliser les ressources et l'action.

Puis vint la collaboration généreuse, puissante autant qu'éclairée et féconde de la Commission Rockefeller, dont l'impulsion intelligente et la munificence inépuisable furent décisives.

Quelle ne serait pas la joie de Landouzy, aujourd'hui, s'il pouvait contempler la marche progressive de notre armement antituberculeux, nos dispensaires avec leurs infirmières-visiteuses, nos sanatoriums, nos préventoriums, nos œuvres de placement d'enfants, notre Comité national reconnu comme guide par tout le pays ? Certes pour assurer la victoire, il faut intensifier encore notre activité, multiplier nos instruments de lutte ; sans doute, s'il était encore parmi nous, notre maître saurait-il dire mieux que moi à son ami, notre ministre de l'Hygiène, que nous comptons tous sur lui pour favoriser le développement incessant de l'œuvre aux débuts difficiles de laquelle, avec M. Léon Bourgeois, il a présidé, aux côtés de Landouzy, de Brouardel, de Grancher, de Robin.

En remontant ainsi le cours des années, je mesure le chemin parcouru, et j'aperçois le guide, le patron. Je le retrouve, la taille petite mais le caractère élevé, la

tête renversée comme pour se hausser vers l'horizon, l'œil vif portant au loin une pensée toujours en éveil, l'abord un peu rude gardant secrets des sentiments aussi chaleureux qu'ils étaient enfermés ; un sourire, bienveillant dans l'ironie, trahissait souvent le cœur affectif et fidèle qui se plaisait à se murer derrière une apparence froide et quelque peu fière. La pudeur qu'il avait de ses sentiments, autant que sa bonhomie pleine de simplicité, l'inclinait plus à la familiarité qu'à l'intimité ; et une certaine méfiance de Champenois le gardait des effusions comme des confidences. C'est ce trait de caractère sans doute, qui, mêlé à l'horreur de toute déchéance physique, lui fit une fin de vie si pleine d'amertume et de tristesse. Alors que, cloué sur son lit de douleur par la maladie, il aurait pu être entouré de l'affection de sa famille, de ses amis, de ses élèves, Landouzy, abreuvé de chagrin par le drame de son foyer qu'il avait dans le silence supporté avec une bravoure, une dignité, et une bonté peu communes, Landouzy semblait désirer de mourir seul, comme si, n'ayant plus à montrer qu'un pauvre corps meurtri et une âme défaite, son devoir était désormais de disparaître sans faire de bruit, sans provoquer d'émotion. Ce spectacle, si pénible pour ceux qui l'aimaient, ne manqua pas de grandeur ; ce fut la dernière leçon qu'il nous laissa. Il s'éteignit dans la nuit du 9 au 10 mai 1917, consumé par une lente agonie, mais l'esprit attentif aux soucis qui étreignaient alors nos cœurs. Il ne vit pas plus la victoire de la France, qu'il n'assista aux progrès de la médecine sociale, qu'il avait tant souhaités. Mais

le bon ouvrier des temps difficiles a pu partir ; les outils forgés de sa mains ne périliteront pas ; les idées répandues ne s'évanouiront pas. Et l'œuvre accomplie par Landouzy dans une existence faite du plus probe labeur scientifique et de l'activité sociale la plus désintéressée est de celles qui ne doivent rien craindre de l'épreuve du temps : sa portée apparaîtra plus forte encore sous la pleine lumière de la postérité.

ALLOCUTION
DU PROFESSEUR MARCEL LABBÉ

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES, MESSIEURS,

VOILA longtemps que la cérémonie où nous vous convions aurait dû avoir lieu. Alors, dans ces années heureuses d'avant-guerre, notre maître Landouzy, arrivé à l'apogée de sa renommée, dans tout l'éclat de son intelligence et de son talent, entouré de ses nombreux amis, eût connu le bonheur de se voir fêté, respecté, aimé, et son apothéose n'eût été faite que de joie. Mais sa modestie ne l'a point voulu. A nos supplications de laisser reproduire ses traits par le sculpteur et glorifier son œuvre scientifique, il a toujours répondu par un refus.

L'affection de ses élèves et de ses amis prend aujourd'hui sa revanche ; et notre réunion, pour être voilée de tristesse par l'absence du maître et de quelques-uns des amis qu'il choyait le plus, n'en sera pas moins émouvante.

Grâce au talent du sculpteur Paul Richer, la belle

physionomie de Landouzy, son regard clairvoyant et énergique, son expression de bonté sont présents à nos yeux, comme son souvenir est vivant dans notre cœur. Il nous semble que nous pouvons causer avec lui, évoquer son ombre familière et glorieuse, faire revivre le médecin et l'homme de science.

Ce que Landouzy a été pour ses élèves, une anecdote le fera comprendre. C'était au temps où j'accomplissais une année d'externat chez Dreyfus-Brisac, dans le vieil hôpital Laënnec. Landouzy, qui traversait la salle pour parvenir à son service, nous voyant arrêtés devant une chlorotique, s'enquit de la malade, exposa ses idées sur la chlorose, et prononça la phrase bien connue : « Montrez-moi une vraie chlorotique, qui ne soit ni une tuberculeuse, ni une syphilitique, ni une néphritique, ni une gastropathique, ni une femme atteinte d'aucune maladie capable de causer de l'anémie... et je vous donnerai 50 francs. » Je restai frappé de l'idée qui secouait ma science de néophyte, et surtout de l'accent qui l'exprimait, et je crois bien que le souvenir de cette scène a contribué, quelques années plus tard, à me diriger vers Landouzy pour passer auprès de lui mon année de médaille d'or.

Tout l'homme n'était-il pas résumé dans cette boutade clinique : le médecin étiologiste ; l'esprit original et novateur ; l'enthousiaste qui ne peut s'empêcher de clamer ses idées ; l'artiste amateur d'expressions suggestives ?

*
* *

La doctrine de Landouzy marque une étape dans l'évolution de la médecine. Depuis ses cours d'agrégé où il s'attirait un grand succès en énonçant une foule d'idées nouvelles, jusqu'à ses dernières leçons de clinique à l'hôpital Laënnec, il n'a cessé de mettre en lumière le rôle des infections dans la pathogénie des syndromes morbides.

Avant tout, il s'est attaché à montrer la part de la tuberculose. Si ce qu'il disait alors nous semble parfois banal aujourd'hui, c'est justement parce que, grâce à sa conviction, à son courage, à sa persévérance, sa doctrine révolutionnaire est devenue science officielle et reconnue.

Il faut se rappeler ce qu'était avant lui l'opinion médicale sur la pleurésie « a frigore » pour mesurer l'étendue du chemin qu'il lui a fait parcourir. Alors, Grisolle, Béhier et Hardy, Jaccoud, Fernet, Laveran et Teissier, tous les bons esprits, attribuaient la pleurésie aiguë, franche, sérofibrineuse, au refroidissement, agissant surtout lorsque le corps est en sueur, ou à l'ingestion de boissons glacées. A l'opinion de l'École, Landouzy opposait la notion de la pleurésie aiguë, franche, sérofibrineuse, dite « a frigore », considérée comme la traduction d'une tuberculose locale, comme une tuberculose masquée par un épanchement sérofibrineux.

On conçoit aisément combien cette opinion put soulever de critiques passionnées. Tout se dressa contre

elle : la science, la clinique, l'intérêt, le sentiment. On lui objectait : que rien chez le pleurétique ne rappelle les allures du phtisique, seul malade des voies respiratoires alors tenu pour tuberculeux ; que le pleurétique guérit le plus souvent alors que le poitrinaire est incurable ; que l'épanchement sérofibrineux de la plèvre a tous les caractères de l'hydrothorax rhumatismal ; enfin, que si le pleurétique devient parfois un tuberculeux c'est parce que la pleurésie l'a affaibli. Combien désolante apparaissait l'opinion de Landouzy, qui forçait à considérer comme tuberculeux tant d'adolescents, tant de jeunes soldats, pris en pleine santé à propos d'un refroidissement, alors que la doctrine ancienne de la pleurésie franche, simple, idiopathique était toute rassérénante.

Cependant, il ne craignit point de se faire du tort dans le monde par son pessimisme ; il tint bon, il répliqua en accumulant les preuves cliniques tirées du passé, du présent, de l'avenir et de la descendance des pleurétiques, seules preuves que l'on put donner alors. Il avait vu juste, dans un éclair de génie, et quelques années plus tard, les études histologiques de Kelsch et Vaillard, les recherches bactériologiques de Chauffard, de Netter, de Péron, de Le Damany, lui donnaient pleinement raison. Lui-même ne prit qu'une faible part à la démonstration scientifique de son opinion ; mais qu'importe ? Il avait vu la vérité, il l'avait affirmée, elle lui paraissait lumineuse, et déjà il marchait vers d'autres découvertes.

Il fallut, plus tard, soutenir la même lutte pour

démontrer que la chlorose n'était point une anémie essentielle, qu'elle avait une cause, et que le plus souvent ce n'était qu'une forme larvée de la tuberculose. Dans les recherches que nous fîmes ensemble sur ce sujet, nous nous appuyâmes sur les antécédents, le présent et l'avenir des chlorotiques. Mais l'opinion choquait trop de préjugés médicaux, elle était trop sévère, mise en regard de la théorie aimable que soutenait au contraire Debove, pour pouvoir être acceptée sans protestations violentes. A la suite d'un article publié dans la « Presse médicale », je reçus des lettres d'injures, et quand je les montrai à mon maître, il me dit : « Ne vous désolez pas, j'en ai reçu bien d'autres, c'est la gloire ! »

Poursuivant la même voie, Landouzy s'efforçait encore de montrer que l'asthme, le purpura, l'érythème noueux, la sciatique, les endocardites, les polyarthrites, les néphrites sont parfois des conséquences de l'infection bacillaire. Dans plus d'un cas, ses prévisions se sont trouvées confirmées.

Il allait plus loin encore. Comme le chercheur qui exploite son filon, Landouzy dépistait la tuberculose dans tous les recoins de la pathologie. Combien de discussions nous avons eues sur l'origine du diabète qu'il voulait considérer comme la conséquence de la tuberculose ou de la syphilis ! Je ne sache point encore qu'il ait eu raison ; mais peut-être triomphera-t-il plus tard ?

*
* *

La typhobacilliose est une de ses plus belles découvertes. Dans ses leçons de 1882 à la Faculté et de 1885 à la Charité, il campait, en face de la granulie d'Empis, le type anatomo-clinique de la typhobacilliose. Il en fixait la clinique; il montrait les différences qui la séparent de la fièvre typhoïde; il indiquait les signes qui, sans le concours de la bactériologie, trop peu avancée à cette époque, permettent de la reconnaître; il décrivait son évolution, quelquefois mortelle, plus souvent curable, mais curable incomplètement, pour laisser, après quelques semaines ou quelques mois, la place à une localisation bacillaire. « Après avoir fait un certain temps de stage dans la bacilliose, écrivait-il, le typhobacillaire entre dans l'anatomo-pathologie et la symptomatologie tuberculeuses. »

Il s'en fallut de beaucoup que l'accord fût unanime. La plupart des cliniciens accusaient alors Landouzy de voir trop facilement la tuberculose. Plus tard, les méthodes de laboratoire, introduites dans la clinique, ont permis une différenciation bactériologique entre la fièvre typhoïde et la typhobacilliose, et une caractérisation nette de cette maladie. Puis elle fut reproduite expérimentalement par Yersin, Straus et Gamaleia, Pilliet, Gougerot. Et aujourd'hui, la « typhobacilliose de Landouzy » est devenue classique comme la « granulie d'Empis ».

C'est encore en partant de l'observation anatomo-

clinique, corroborée par l'expérimentation bactériologique, que Landouzy décrit plus tard une quatrième forme de tuberculose, la « phtisie septicémique subaiguë », avec ou sans localisations viscérales. Il édifie avec ses collaborateurs, Léon Bernard, Læderich, Gougerot, le type anatomique des « bacillo-tubercules non folliculaires ».

Ainsi, grâce à ses travaux, qui complètent ceux de ses illustres devanciers, on connaît aujourd'hui les quatre grandes formes anatomiques des réactions suscitées par le bacille de Koch dans l'organisme : la forme caséuse de Laënnec, la forme granulique de Bayle et d'Empis, la bacillo-tuberculose non folliculaire, et la septicémie bacillaire pure ou typhobacilllose.

C'est dire quelle place importante tient l'œuvre de Landouzy dans l'histoire de la tuberculose.

*
* *

Ce qui me paraît surtout digne d'admiration, c'est l'acuité de son observation. Inspirés de Laënnec, ses travaux sont un exemple parfait de la méthode anatomo-clinique qui a fait la gloire de l'école française. Partant de l'observation du malade, il ne s'appuie sur l'anatomie pathologique, et plus tard sur la bactériologie, que pour donner une base solide à ses conceptions ; mais, avant tout, sa découverte a été clinique.

Au milieu du complexe morbide que bien d'autres avant lui avaient regardé, il a su apercevoir le fait par-

ticulier, le fait nouveau, qui, par un éclair de son intelligence, est devenu le point de départ d'une conception nouvelle.

Landouzy nous apparaît comme un des plus grands cliniciens, comme un des plus parfaits représentants du génie médical français à l'aurore du xx^e siècle.

*
* *

La même méthode de travail que nous venons de voir si fructueuse, il l'appliqua à l'étude de la syphilis.

Conduit par le principe qu'il n'y a pas de maladies essentielles, et que toutes les lésions anatomiques sont des déterminations des maladies générales, il montre que la syphilis est la cause fréquente d'aortites, de paralysies, et d'altérations viscérales diverses. Il le montre à une époque où l'on ne connaissait guère de la maladie que ses efflorescences cutanées et muqueuses, et où les syphilis viscérales et nerveuses étaient encore ignorées de la plupart des médecins.

A côté de Fournier, Landouzy fut un précurseur dans le domaine de la syphilis. Il le fut surtout lorsqu'il montra la signification des leucoplasies jugales et commissurales ; les plaques des fumeurs, qu'on attribuait autrefois à l'arthritisme, sont pour lui des stigmates de syphilis, qui mènent à la découverte du mal, et permettent l'institution d'une thérapeutique capable de réaliser des miracles. Il se faisait un jeu de découvrir dans sa nombreuse clientèle les plaques révélatrices, et triomphant, au lendemain des

grands jours de consultation, il nous étonnait par le nombre des leucoplasies qu'il avait diagnostiquées. Elles n'échappaient point à son œil scrutateur.

C'était d'ailleurs une admirable leçon de clinique de le voir examiner un malade en pleine lumière, en complète nudité, « a capite ad calcem ».

*
* *

A l'étude du système nerveux Landouzy apporte la même vision pénétrante. Il décrit une série de faits qui l'ont frappé : la déviation conjuguée de la tête et des yeux, les convulsions et paralysies liées aux méningo-encéphalites fronto-pariétales, l'adipose sous-cutanée masquant l'atrophie musculaire dans la sciatique. Dans ce domaine, ses plus beaux travaux ont été effectués en collaboration avec son grand ami Dejerine, dont la précision et le sens critique venaient compléter son intuition clairvoyante. De leur association est née la notion d'un type morbide nouveau : l'atrophie musculaire d'origine myopathique, opposée à l'atrophie d'origine myélopathique, avec ses deux types, le scapulo-huméral et le facio-scapulo-huméral qu'on décrit dans les pathologies sous la dénomination de « type Landouzy-Dejerine ».

*
* *

Où trouverait-on une œuvre plus étendue, plus lumineuse, plus habilement adaptée aux besoins des praticiens que celle de Landouzy ?

Esprit largement ouvert sur le monde, curieux de toutes choses, Landouzy se défendait vivement d'être spécialiste, même en fait de tuberculose. Loin de rétrécir son point de vue, il l'élargissait sans cesse. Tout fait isolé devenait pour lui prétexte à idée générale, tant il était expert à saisir les relations et à jeter des ponts entre les groupes de faits. Sa conversation était une perpétuelle leçon de pathologie générale. Peut-être les jeunes stagiaires inscrits dans son service en étaient-ils parfois déroutés ; mais pour ceux qui savaient déjà un peu de médecine, il était un admirable évocateur d'idées.

Ses leçons sur les maladies infectieuses aiguës lui fournissent à maintes reprises l'occasion de développer son thème favori sur la spécificité morbide. Il montre que les inflammations des divers organes, les amygdalites, les néphrites, les arthrites, les pleurites, etc..., ne sont point des entités morbides, mais seulement des déterminations locales d'une maladie générale ; il fait remarquer qu'une même maladie peut provoquer des lésions multiples, qu'une même localisation peut être due à des maladies différentes ; il répète qu'un diagnostic n'est pas complet tant qu'on n'a reconnu que la localisation sans sa cause, la lésion sans l'étiologie.

Sa conception se traduit par une terminologie spéciale. Apercevoir sur un traité de pathologie le titre de « maladies du poumon, du cœur », etc..., le fait se cabrer, car on ne doit parler que d'« affections » et non de « maladies » des viscères. Il n'y a de maladie que là où il y a une entité morbide caractérisée par sa cause, sa lésion anatomique, sa symptomatologie.

Imbu des idées pastoriennes, Landouzy bouleversa le vieil esprit clinique qui vivait dans le monde des apparences symptomatiques, pour lui substituer un esprit nouveau, préoccupé avant tout de la recherche des causes. C'est ainsi qu'il introduisit dans la médecine quelques chapitres inédits, comme la pneumococcie, la streptococcie, où le souci de la spécificité étiologique domine ; et qu'il imposa à ses contemporains, l'habitude, le besoin de dépister la tuberculose, la syphilis, toutes les grandes infections, même les plus cachées, dans le passé des malades.

Les générations nouvelles pourront travailler sur d'autres bases et s'intéresser plus à la physiologie qu'à l'étiologie. Il n'en reste pas moins que les faits acquis sous l'impulsion de Landouzy ont contribué au progrès et font partie de l'édifice indestructible de la science.

*
* *

L'influence que Landouzy exerça sur la médecine de son temps fut considérable. Elle me semble tenir à ses qualités morales et au fond même de ses idées, bien plus qu'à sa manière de les exprimer.

Il avait cependant un vocabulaire d'une extrême richesse, d'un imprévu étonnant, d'une allure souvent poétique. Avec ses images, ses néologismes, ses expressions étranges, il frappait l'esprit de ses auditeurs et forçait leur attention. Il restera de lui quelques formules célèbres que répéteront les générations à venir ; il restera

des mots qui sont entrés pour toujours dans la pathologie et la thérapeutique.

On ne saurait trop admirer la jeunesse de son esprit, l'enthousiasme avec lequel il accueillait toute idée nouvelle. Créateur d'hypothèses, il n'attendait pas toujours pour les adopter qu'elles eussent reçu la consécration de l'expérience, et si parfois nous lui demandions une justification, il nous répondait simplement : « Pourquoi pas ? »

Le septicisme, même scientifique, choquait sa conscience, largement et généreusement ouverte à toutes les inspirations. Il croyait à la solution prochaine des grands problèmes de la médecine vers lesquels l'effort de l'esprit humain se tend depuis des siècles ; il poursuivait sans trêve des espoirs irréalisables, justifiant la pensée célèbre de Renan : « Rien de grand ne se fait en ce monde sans chimère. »

Ce qui a fait la beauté du caractère de Landouzy, c'est son amour pour la médecine et sa confiance en l'avenir de la science. Il fut médecin dans la plus noble acception du mot ; partout où il se trouvait, entouré d'amis, de collègues ou d'inconnus, il ne pouvait s'empêcher de dépister sur les physionomies les signes de la maladie et de témoigner son ardent désir de soigner et de guérir. Sa sollicitude, sa bonté, sa générosité n'échappaient point à ses patients qui s'attachaient à lui fidèlement. Et c'est sans doute pourquoi, même sous le poids des obligations du décanat, il n'abdiqua jamais le rôle du praticien qu'il a tenu avec tant de noblesse et de dévouement.

Il avait une foi profonde dans la science, et un grand respect du travail. Certes, il savait bien que toutes les publications médicales n'ont pas une égale valeur, mais il ne méprisait jamais l'effort qui ennoblit l'homme. Aussi était-il un merveilleux incitateur de travail. Il avait, pour nous entraîner : l'espoir indéfectible du succès, la volonté de réussir, la flamme qui éclaire l'intelligence et forge la pensée.

Patriote ardent, Landouzy n'a manqué aucune occasion de faire connaître et admirer la médecine française. Les congrès internationaux l'ont vu partout, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Amérique, inspirant l'amitié par sa bonne grâce et son entrain, imposant le respect par la loyauté de ses convictions et par la noblesse de sa pensée.

Qui ne se souvient des adresses retentissantes qu'il lançait au nom de la France et des toasts spirituels et chaleureux qu'il improvisait avec tant de bonheur ?

Les grandes qualités de son cœur et de son esprit le faisaient aimer en même temps que notre pays.

Son nom vivra dans la mémoire des hommes et dans le grand livre de la science. Car toute sa vie fut un exemple précieux de générosité, d'honneur et d'intelligence.

Sa gloire est faite du bien qu'il a apporté aux malades qui souffrent, de la loyauté que son exemple a enseignée à ses confrères, de l'éclat de ses découvertes médicales et de la renommée qu'il a acquise à la science française.

*ALLOCUTION
DU PROFESSEUR CARNOT*

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES, MESSIEURS,

SUCCESSEUR de Landouzy à la chaire de Thérapeutique, C'est comme thérapeute que je parlerai de lui. C'est, d'ailleurs, comme thérapeute, qu'avec la sympathie qu'il m'a toujours témoignée, il m'a donné mission, au soir de sa vie, de créer le Musée qu'il avait rêvé et que le Comité de souscription a pris en charge, sachant remplir ainsi ses intentions. C'est enfin à l'ombre de la chaire de Thérapeutique que se poursuivent et se développent les V. E. M., créés par Landouzy et Carron de la Carrière, œuvre vivace de propagande française en faveur de nos stations de cure, qui fait corps avec le Musée Landouzy que nous inaugurons aujourd'hui.

C'est en 1893 que Landouzy fut nommé à la chaire de Thérapeutique, précédemment illustrée par des Maîtres tels qu'Hayem, Gubler, Germain Sée, Grisolle, Trousseau, Alibert. Il y apporta l'ardeur juvénile que nous lui avons toujours connue, passionné de vérités

nouvelles, d'idées générales, attentif aux grands problèmes sociaux, aux réalisations pratiques. « La thérapeutique, disait-il en un de ces aphorismes dont il avait le secret, doit être pathogénique en ses inspirations, physiologique en ses indications, opportuniste en ses applications. » Aussi parlait-il, dans ses cours, pathogénie, physiologie et médecine pratique. Il croyait au rôle bienfaisant du thérapeute, avait foi en son action. Il condensait parfois en formules heureuses, dans la « Presse médicale », des Consultations thérapeutiques qui avaient le plus grand succès : de ce succès il était fier et il me confessait quelques années plus tard, étant doyen (mais oubliant un instant les devoirs disciplinaires de sa charge), avec quel plaisir il avait constaté que, sur les exemplaires de la bibliothèque de la Faculté, toutes ses Consultations avaient été emportées par des amateurs.

Adaptant son enseignement aux magnifiques découvertes qui, chaque jour, transformaient l'art de guérir, il consacra ses premiers cours aux Sérothérapies, issues des découvertes pastoriennes et des admirables travaux de Richet et Héricourt, de Roux et Yersin, de Behring et Kitasato, et il publia ce cours en un volume magistral. Puis il enseigna l'Opothérapie, que venaient de rénover les travaux de Brown-Séquard ; ce fut même lui qui inventa le mot d'opothérapie qui, depuis, a fait fortune. Enfin il se passionna pour la Physiothérapie, parente pauvre alors, qui n'avait guère de place officielle : ce fut lui qui organisa et présida, avec une autorité sans pareille, l'inoubliable congrès de Physio-

thérapie de Paris, dont on se rappelle la grande exposition sous un dais tendu rue de l'École-de-Médecine, et qui fut une révélation pour tant de médecins.

Parmi les méthodes nouvelles de la Physiothérapie, une place de prédilection dans son cœur était réservée aux Eaux minérales et aux Climats. Ici, encore, on lui doit une trouvaille de linguistique. Un jour que je lui faisais remarquer combien pauvre était notre langue pour désigner l'étude des eaux minérales il riposta sur-le-champ en créant le mot de Crénothérapie qui, lui aussi, a prospéré. Encore un enfant dont il fut l'heureux parrain !

Cette thérapeutique hydro-minérale et climatique, il avait compris que ce n'est pas dans un cours magistral qu'on l'enseigne fructueusement, le médecin ne pouvant connaître les stations de cure et en faire profiter ses malades que s'il les a lui-même visitées. Si la montagne ne peut venir à Mahomet, c'est Mahomet qui doit aller à la montagne. La montagne, la mer, la source, ne venant pas au cours de Thérapeutique de la Faculté, c'est au professeur de Thérapeutique à y transporter sa chaire et à les faire connaître. C'est ainsi qu'adoptant d'enthousiasme les projets de son ami Carron de la Carrière, il prit, avec lui et avec les médecins de plus en plus nombreux qui les suivirent, le bâton de pèlerin pour explorer, chaque année, une de nos belles régions de France, si riches en stations thermales et climatiques ! Ces V. E. M. répondaient si bien à un besoin, elles eurent d'emblée un tel succès que, treize ans de

suite, il dirigea la caravane, sacrifiant allègrement ses vacances, alors même qu'il était surmené par ses fonctions de Doyen. La quatorzième année, en 1914, c'était la guerre et ce fut en d'autres régions de France que Landouzy porta son patriotique apostolat. Mais lorsqu'après la délivrance on songea à reprendre les Voyages d'Études Médicales, Landouzy n'était plus et ce fut le nouveau professeur de Thérapeutique qui eut le périlleux honneur de lui succéder.

J'avoue qu'en hésitant à prendre la suite du magnifique entraîneur d'hommes qu'était Landouzy, je ne me rendais pas encore pleinement compte de la portée des V. E. M. Mais je fus vite fixé : en effet, dès l'annonce du quinzième Voyage d'Études Médicales, les concours désintéressés surgirent de partout : en tous les coins du monde se révélaient des amis de Landouzy, de Carron, de la France surtout ; les uns s'offrant comme correspondants, les autres demandant à venir : il en vint de Belgique où nos frères de cœur et de langue, nos frères d'armes aussi, ont, pour la France une affection si fidèle et si sûre, de Suisse romande, tout imprégnée aussi de l'esprit français, de Danemark et des pays Scandinaves, où nous avons des amis dévoués, Ehlers notamment qui a voulu venir aujourd'hui ; il en vint aussi d'Angleterre, de Hollande, d'Italie, de Roumanie, du proche Orient, d'Égypte ; il en vint aussi de la terre d'Alsace, de l'Algérie et de toutes les autres régions de France, les « vieux étudiants » des caravanes Landouzy apprenant aux nouvelles générations médicales ce qu'étaient les prestigieux V. E. M. d'avant-guerre.

Je vis alors, pendant treize jours, le magnifique résultat de cet amalgame, où, Français et Étrangers, unis fraternellement sur les routes de France, déjà proches les uns des autres par la communauté de leur vie médicale et de leurs aspirations scientifiques, échangeaient leurs impressions, leurs idées, leurs âmes un peu, où chaque jour on suivait, chez nos hôtes, la pénétration croissante de l'esprit français, l'admiration grandissante pour la douce France « aussi belle qu'accueillante, aussi souriante que courageuse » disait un des plus illustres d'entre eux. C'est alors que je compris pleinement la portée de l'œuvre de Landouzy, destinée à faire connaître, non seulement la richesse hydro-minérale et climatique de notre pays, mais, davantage encore, l'image vraie de la France : il convenait de le rappeler ici.

C'est aussi pour faire connaître nos Stations de cure, dont le rôle économique est si grand dans l'angoissant problème de la reconstitution nationale, que Landouzy rêvait la création, à la Faculté, d'un organisme très souple de propagande et d'enseignement. C'est ce Musée que Landouzy me pria instamment de créer comme dépendance de la chaire de Thérapeutique, et auquel, d'ores et déjà il donnait, ses livres, brochures, cartes et notes, relatifs aux eaux minérales. Mais, malgré tous les dévouements, ce musée ne pouvait s'installer sans quelques dépenses, si minimes soient-elles. C'est pourquoi le Comité de souscription a pensé répondre aux intentions du Maître qu'il voulait honorer

en prenant à sa charge les frais d'installation ; la somme nécessaire a, d'autre part, été parfaite, grâce à l'affection fraternelle du Professeur Charles Richet.

Ce Musée est installé dans des locaux du laboratoire de Thérapeutique, complétés très heureusement par l'attribution de quelques pièces nouvelles que nous a accordées notre doyen, le Professeur Roger : ces locaux sont très accessibles au public et se prêtent bien au but poursuivi.

Déjà, nous avons aménagé, à l'entresol, une bibliothèque relative à la Physiothérapie, à la Diététique, et surtout à la Crénothérapie et à la Climatothérapie où se trouvent, en bonne place, les livres de Landouzy : chaque station y a son casier, où s'accumulent les documents, les brochures, les projets, les plans d'aménagements, les photographies, voire les renseignements d'ordre pratique, utiles à consulter sans perte de temps.

Nous avons, de même, rassemblé dans une belle bibliothèque de Landouzy (qui lui venait d'Alfred Richet), une collection, déjà importante, de projections photographiques des Stations, représentant les établissements, les techniques de cure et même les paysages ambiants, projections qui, en illustrant l'enseignement, tâchent de suppléer (pour une petite part), à la visite directe des stations. Ces projections m'ont été fournies, pour la plupart, par nos confrères des Stations que je remercie ici, et que mon grand désir est de voir associés intimement à la vie du musée Landouzy. Elles sont prêtées aux conférenciers qui, en France ou à

l'étranger, ont pris à tâche de faire connaître nos Stations françaises : c'est ainsi, qu'actuellement, une centaine d'entre elles se promènent aux États-Unis, où elles illustrent des conférences faites dans les divers centres médicaux américains.

Les services de documentation, de propagande et de correspondance, nécessités par la préparation des V. E. M., et dont s'occupe avec une belle énergie le D^r Gerst, secrétaire général, sont aussi installés au Musée, réalisant ainsi le lien entre les deux modes de propagande conçus par Landouzy.

Nous espérons, tout prochainement, utiliser la documentation française et étrangère, nécessitée par les V. E. M. et complétée par la collaboration des médecins des Stations, pour la création d'un véritable Bureau permanent de renseignements et de documentation, relatif à nos stations, donnant toutes facilités d'information, servant de lieu de réunion et de propagande.

A l'ombre de la chaire de Thérapeutique, faisant profiter nos richesses hydro-minérales et climatiques françaises du prestige de notre vieille Faculté, se poursuivra donc l'œuvre d'enseignement et de propagande qu'avait si heureusement commencée Landouzy et qui, parmi tant de belles initiatives dont on lui est redevable, est une des plus vivaces et des plus utiles.

Que le Comité de Souscription soit remercié de l'avoir compris et d'avoir voulu honorer la mémoire de Landouzy en développant une de ses œuvres, de portée à la fois scientifique et française.

*ALLOCUTION
DE MADAME J. DEJERINE*

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES, MESSIEURS,

D'AUTRES, avec quel talent et quelle autorité, vous ont dit ce que fut Landouzy comme Doyen, comme Médecin social, comme Phtisiologue, comme Représentant de la France dans les Congrès, comme Directeur scientifique de Voyages d'études médicales et quels furent, dans les différentes branches de sa prestigieuse activité, les multiples résultats qu'il sut obtenir par la force de son intelligence, par la souplesse de sa diplomatie, par la continuité de ses efforts.

Beaucoup d'entre vous ont connu Landouzy et l'ont suivi dans tout ou partie de sa carrière. Mais beaucoup qui l'ont connu l'ignorent presque entièrement, car entre le Landouzy de la façade, le Landouzy Professeur, puis Doyen, Membre de l'Institut, bienveillant sans doute et combien courtois, mais quelque peu autoritaire, admettant difficilement la critique et la contradiction, conscient de sa valeur, mais paraissant chercher à la faire valoir, et le Landouzy vrai que seuls ses

véritables amis ont pénétré, il y a toute la différence qui sépare une intelligence exclusivement positive, d'une exquise sensibilité.

Je voudrais tout d'abord payer à Landouzy au nom de toutes les Femmes-médecins une dette de gratitude. Lorsque les femmes étaient si mal accueillies à la Faculté de médecine par la jeunesse turbulente et qu'il s'agit de leur ouvrir le concours de l'Internat des hôpitaux de Paris, et qu'une campagne fameuse s'ouvrit contre elles, — campagne que M. le ministre de l'Hygiène connaît bien, puisqu'à lui aussi nous sommes en partie redevables de l'accession des femmes à l'internat — dans un vote de la Société médicale des Hôpitaux et de la Société de Chirurgie réunies en séance plénière, trois voix seulement s'élevèrent en faveur des femmes-internes, celle de mon maître Empis, celle de de Beurmann, celle surtout de Landouzy.

Je lui dois encore de la gratitude parce que sentant l'injustice de l'attitude des jeunes gens même déjà assez vieux — envers les étudiantes et femmes-médecins, il fit, dans la délicatesse de ses sentiments tout ce qui était dans son pouvoir pour montrer que cette attitude était loin d'être générale. Il me présenta à sa mère, à sa sœur, à ses nièces, auxquelles m'unissent les liens d'une si tendre et vraie amitié. C'est lui, — dans la maison si hospitalière du Professeur Hardy, où je fus accueillie par M^{me} Hardy avec tant de bienveillance et de cordialité, — qui me fit faire dans le monde des femmes de professeurs et des femmes de médecins bien

des connaissances qui par la suite me furent singulièrement précieuses par l'affection et le réconfort qu'elles m'apportèrent à tous les moments de ma vie. A l'époque je n'étais pour lui que le symbole d'une cause qui lui paraissait juste, mais n'est-ce pas déjà d'un joli et chevaleresque caractère, d'un caractère tout court, que cette défense, — contre l'opinion quasi-unanime de l'École et des Hôpitaux, — de la femme-médecin par le jeune et brillant agrégé qu'était alors Landouzy.

Mes premiers souvenirs de Landouzy remontent à 1881 et 1882, alors qu'il faisait à la Charité dans le service du P^r Hardy qu'il remplaçait, les cours de vacances. Quel animateur était alors Landouzy, et comme il savait, cet esprit pétillant d'idées, susciter l'enthousiasme des jeunes. Tout le monde travaillait dans le service pour les leçons. Celui-ci dessinait les schémas, cet autre à renfort de disques et de poulies construisait des appareils pour démontrer par exemple le mécanisme de la *déviatiou conjugulée des yeux* ou des *paralysies alternes*. Landouzy venait, vérifiait tout cela, corrigeait les schémas, tirait les ficelles des appareils et s'assurait de leur bonne marche et récompensait les travailleurs d'un bon sourire ou d'un mot d'esprit venant du cœur. Il n'y avait alors dans ses leçons rien qui fût verbal, tout était de science et d'observation et l'idée générale ne s'y trouvait qu'à sa place, pour faire penser, mais penser sur des faits bien assis et rigoureusement observés. Cela c'était le vrai Landouzy pas-

sionné d'enseignement, féru de précision, puissant semeur d'idées, le Landouzy qui attirait des foules d'élèves communiant dans une ferveur sans pareille pour un maître unique.

C'est de cette époque que datent les leçons célèbres sur :

L'amygdalite infectieuse ;
Les néphrites infectieuses ;
Comment et pourquoi on devient tuberculeux ;
Comment on cesse d'être tuberculeux ;
La pleurésie franche aiguë dite « a frigore », fonction de tuberculose ;
L'angine de poitrine envisagée comme symptôme ;
Fièvre zoster et exanthème zostériforme ;
Sciatique névrite et Sciatique névralgie ;
Le rétrécissement mitral pur chez la femme.

Pendant 30 ans Landouzy fut l'ami de mon foyer. Il vint y apporter toute l'affection qui dix ans auparavant l'unissait déjà à M. Dejerine. Ce que fut cette amitié, comment elle se témoigna envers les miens à chaque crise d'existence, qu'il se soit agi d'une douleur ou d'une joie, d'un succès de carrière à assurer, d'une défaite à éviter, comment ce Landouzy alors si occupé — que son cocher compatissant et quelque peu méprisant disait que pour rien au monde il n'aurait voulu mener la même vie que « Monsieur » — trouvait le temps, sans paraître pressé, de consacrer à l'amitié les

moments nécessaires, ceux-là seuls qui ont connu le vrai Landouzy peuvent s'en douter.

Il fut notre médecin. Nous l'avons connu tel qu'il fut pour tous, à l'hôpital comme en ville, soucieux et attentif, sachant donner la parole d'espoir, s'occupant du moindre détail, de tout le confort moral et matériel du malade.

Petit-fils et fils de médecin, Landouzy apparaissait comme le produit mûri d'une longue hérédité médicale. Il tenait à son rôle de *médecin de famille*, plus qu'à sa situation de grand consultant. Il comprenait qu'un malade ne peut être vraiment étudié et compris que dans son milieu, en connaissance de tous les facteurs personnels ou héréditaires qui peuvent influencer son état. Et avec quel soin, quelle délicatesse, quelle discrétion il poursuivait ainsi ses enquêtes, gagnant la confiance de tous par son affabilité et par sa douceur, mais aussi par la profondeur de ses investigations. Il était le vrai clinicien de l'école française, celle qui considère le malade comme un tout et non comme un composé de diverses parties justiciables, isolément les unes des autres, de telle ou telle étude spéciale.

Nul mieux que lui ne savait arranger un oreiller, caler un malade pour que ses souffrances fussent moindres, sa respiration plus aisée, ses membres endoloris mieux reposés. Il avait pour cette humanité malade, à laquelle la souffrance arrache le masque qu'elle a si souvent su s'imposer, — une âme fraternelle.

J'ai eu le triste privilège d'être très près de Lan-

douzy pendant les derniers mois de sa maladie qui ne fut qu'une longue agonie que de cruelles épreuves morales avaient précédée. Et c'est là peut-être que j'ai le mieux appris à le connaître. La souffrance pour lui faisait son œuvre. Il n'admettait presque personne autour de lui. Il avait la pudeur de sa maladie, le souci de conserver jusqu'au dernier moment toute sa dignité, toute sa fierté. Il n'avait pas peur de la mort. Il l'envisageait sans détour et fut héroïque au point de rédiger d'avance le protocole de son autopsie, décrivant les lésions qu'il croyait devoir être trouvées et qui effectivement furent rencontrées telles qu'il les présumait. Il n'avait pas peur de la mort, il n'avait pas peur non plus de la souffrance, mais *le mourir* dans le sens de Montaigne, le préoccupait, il poussait jusqu'à la plus extrême anxiété l'inquiétude que les approches de la mort ou la ténacité de la souffrance lui fissent perdre son attitude. Il voulait mourir sans faiblesse, jusqu'au bout maître de lui-même. Il voulait encore, comme il l'avait voulu toute sa vie, suivant une expression qui lui était familière, *se tremper en acier*.

Acceptant difficilement d'être soigné, il se refusait à se plaindre et à provoquer les sympathies. Il fallait que celles-ci forçassent en quelque sorte sa porte pour qu'il consentit à les accepter. Mais quelle peine il avait alors à dissimuler la joie et l'émotion que lui causaient l'effort d'un ami pour le distraire, la lettre affectueuse d'un élève ou les fleurs qu'on lui adressait. Tous les matins j'allais le voir, j'y retournais à la fin de l'après-midi et c'est là, dans des causeries familières où le

masque de l'attitude tombait, que j'ai seulement pleinement compris la nature de Landouzy.

Cet homme, soucieux d'autorité, plein de la dignité de ses charges, chef d'école autoritaire, et, pour ses nièces, chef de famille si paternel mais un peu bourru — était un inquiet, un timide, un sensible. Son âme était celle d'un poète. « Je n'ai jamais jeté de fleurs, me disait-il un jour, je les ai toujours brûlées. » Et alors j'ai compris que cet homme d'une intelligence supérieure, conscient de sa valeur, plein de saines et légitimes ambitions avait passé sa vie à lutter contre son cœur, j'ai compris que sa sentimentalité — qui le faisait capable d'attachements durant, dans le secret de son âme, toute une vie, d'amitiés infiniment dévouées se parant d'attentions de la plus exquise et presque féminine délicatesse — que sa sentimentalité était considérée par lui comme une infériorité et comme un danger.

Mais peut-être s'il sut se conquérir tant d'amis dévoués, tant d'élèves fidèles et reconnaissants, le dut-il encore, moins à l'importance des services qu'il a rendus, qu'à ce que beaucoup de ceux qui l'approchaient de très près ont senti que dans ce petit corps, raidi par un effort de volonté mise au service de son intelligence et d'une conception sévère de ses droits et de ses devoirs, un grand cœur battait.

Le Doyen Landouzy a laissé le soin à sa nièce M^{me} Loubers, à ma fille et à moi de ranger ses papiers. Il est des volumes où il recueillait les phrases lues qui

l'avaient frappé. Certaines pensées sont de son propre cru. Il en est une relevée et ainsi soulignée par lui qui donne à sa personnalité sa véritable valeur : *Le cœur doit être de moitié dans tous les travaux de l'esprit.*

Et puisque je parle ici au nom des amis de Landouzy je pense que je n'aurai pas trahi l'amitié qu'il portait à mon foyer et que tous nous lui rendions, si j'ai fait comprendre à ceux qui le connaissaient moins bien, combien cet homme digne d'admiration et de respect méritait d'être aimé.

*ALLOCUTION
DU PROFESSEUR JACQUINET*

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES, MESSIEURS,

LORSQUE Monsieur le Professeur Léon Bernard, au nom du comité d'organisation du musée Landouzy me fit l'honneur de m'inviter à représenter Reims, le pays du regretté doyen, à cette réunion, je n'eus aucune hésitation avant d'accepter, car d'une part je savais quelle place importante l'École préparatoire de médecine et de pharmacie tenait dans le cœur de Landouzy, et d'autre part j'avais l'occasion de témoigner ma reconnaissance à la mémoire du maître qui m'avait en de multiples circonstances donné de si hautes preuves de son bienveillant intérêt.

Provincial, parlant devant une assemblée d'élite dans laquelle se trouvent réunis les maîtres de la science médicale française, je n'ai qu'une seule crainte, celle d'être inférieur à ma tâche, je réclame toute votre indulgence en me recommandant de l'accueil cordial que me fit M. le doyen Roger, et du patronage de deux éminents professeurs de cette Faculté dont j'ai eu le grand honneur d'être autrefois l'interne.

Le nom de Landouzy est connu dans toute la région de la Champagne rémoise. Depuis près d'un siècle, il appartient au médecin auquel il faut avoir recours dans toutes les situations difficiles. La ville de Reims a tenu à le donner à une de ses rues comme étant celui d'un de ses enfants.

Dans la salle du Conseil de notre École, au-dessous du portrait du doyen Landouzy, se trouve un triptyque où trois générations médicales de Landouzy sont représentées.

Tout d'abord le grand-père, Constant Landouzy, né à Guise, en 1776, mort médecin honoraire des hôpitaux d'Épernay en 1860, docteur de l'École de médecine de Paris du 8 fructidor an XIII, ex-chirurgien des armées du Nord, d'Égypte et des colonies.

Puis Marc-Hector Landouzy, né à Épernay en 1812, interne en médecine et en chirurgie des hôpitaux de Paris en 1835, docteur en médecine en 1839, professeur de clinique médicale et directeur de l'École de médecine de Reims.

Et le troisième, Louis-Joseph Landouzy, fils du précédent, né à Reims en 1845, mort professeur de clinique médicale et doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Louis Landouzy aimait à rappeler ses origines médicales et reportait fréquemment à la mémoire de son père les honneurs dont il était l'objet.

Depuis le xvi^e siècle, époque de la création de son Université par le cardinal Charles de Lorraine, Reims fut un centre d'enseignement médical. La Faculté de médecine vécut prospère et glorieuse jusqu'en 1794.

L'époque révolutionnaire passée, Napoléon I^{er} établit à Reims une école secondaire de médecine et de pharmacie, et par un décret de Napoléon III en 1853, une école préparatoire fut substituée à l'école secondaire. Marc-Hector Landouzy en fut le directeur, et on peut dire que la nouvelle école préparatoire, dont l'école actuelle n'est que la continuation, est totalement son œuvre.

Il résumait son rôle de directeur avec netteté de la façon suivante : « Donner aux élèves l'exemple du travail, exiger d'eux une exactitude absolue aux cours et aux exercices pratiques, réprimer avec fermeté toute infraction à la règle, inviter ceux qui manqueraient d'une aptitude suffisante pour la médecine à prendre, pendant qu'il en est temps encore, une profession plus facile ; remplacer, autant qu'il se peut, les parents éloignés en ne surveillant pas seulement l'instruction, mais la conduite des élèves trop jeunes pour se passer de guides... veiller enfin au développement des ressources scientifiques propres à faciliter l'enseignement théorique et pratique, tel me paraît être le résumé de mes devoirs, tels seront mes efforts. »

Mais Marc-Hector Landouzy, surmené par une clientèle très nombreuse, par la publication de travaux médicaux importants et variés, par un travail excessif, dans lequel l'administration de l'École était pour beaucoup, succomba en mars 1864 à l'âge de 52 ans.

Son fils Louis Landouzy était sur le point de quitter le lycée de Reims, et suivant la vocation familiale, allait bientôt franchir les portes de notre École de médecine.

Si les conseils de son père firent défaut au nouvel étudiant, celui-ci trouva ses nouveaux maîtres sous l'empreinte des idées de leur regretté directeur.

Le 11 novembre 1864, le jeune Joseph-Louis Landouzy, ainsi qu'en témoigne le registre conservé à l'École, « prit la première inscription dans le but de suivre avec assiduité les cours ». Il indiqua comme son correspondant sa mère, et vous savez de quelle piété filiale il l'entoura.

Pendant les deux années scolaires 1864-65, 1866-67 il fut l'élève assidu et laborieux, qui trouva de suite le succès lorsque possesseur de huit inscriptions il arriva à Paris. « Je fut étonné, disait-il, de la petite auréole que nous prêtait, à mes camarades et à moi, notre origine médicale rémoise ; étonné d'une avance que, en anatomie et surtout en clinique, on nous reconnaissait sur nos émules parisiens. »

Devenu successivement, interne en médecine, médecin des hôpitaux de Paris, agrégé, professeur titulaire, membre de l'Académie de médecine, doyen de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie des Sciences, Landouzy avait conservé un souvenir profond de ses années d'études médicales à Reims, et jamais il ne cessa de donner à l'École des preuves de son affection.

Le 5 novembre 1896, il en présida la séance solennelle de rentrée, et dans un de ces éloquents et vibrants discours d'une forme dont il avait le secret, il fit part aux étudiants de ses impressions de jeunesse, il leur donna des conseils marqués au coin de son expérience

et définit le rôle des écoles préparatoires dont il fut toujours le défenseur.

Ces écoles ne peuvent avoir qu'un but modeste, elles doivent être uniquement préparatoires, se limiter à l'initiation aux sciences médicales. Elles sont des écoles, comme disait Landouzy, dans lesquelles on fait ses élémentaires en attendant de passer en spéciales dans une faculté, « en attendant, comme il disait encore en s'adressant aux jeunes étudiants rémois, que vous arriviez rompus à toutes les manœuvres, tout prêts à mordre le pain des forts que nous vous préparons comme à vos aînés, pour les dernières années de vos études ».

Votre Faculté a donné ce pain des forts à ceux qui sont venus de Reims à Paris et qui, pour ne noter que les disparus, se nommaient Lancereaux, Duguet, Nicaise, Troisier, Remy, Launois, agrégés de cette Faculté, et le plus célèbre de tous, le héros dont nous célébrons la mémoire, le doyen Landouzy.

Landouzy ne traduisait pas seulement son affection pour l'École par de simples discours, il joignait les actes aux paroles.

Je l'ai vu accueillir dans son service avec déférence ses anciens maîtres rémois, et s'inspirer de leurs avis. Il recevait les élèves de Reims et les faisait siens, les dirigeant dans leurs études, il les suivait encore après, et l'Association des anciens élèves l'a compté parmi ses bienfaiteurs. Il s'intéressait aux besoins matériels de l'École à laquelle il laissa une bonne partie de sa bibliothèque. Sa bienveillance s'étendait à tous ses com-

patriotes, qu'ils fussent médecins, étudiants ou non.

Je ne saurais trop apporter ici le tribut de ma reconnaissance personnelle à la mémoire de l'homme qui pendant trente-cinq années ne cessa de me témoigner des marques d'un amical intérêt.

Avant même le début de mes études médicales, il me donna de précieux conseils, m'admit plus tard comme stagiaire à l'hôpital de la Charité, puis comme externe à Tenon et me fit le grand honneur de m'accepter comme interne à l'hôpital Laënnec. Il me suggéra l'idée de ma thèse inaugurale sur un sujet qui lui tenait à cœur. Il me soutint de son appui à Reims, dans l'exercice de la profession médicale, et encore au début de la guerre, de tous ses encouragements.

C'est près de lui, à son école, que j'ai rencontré des condisciples, des collègues qui sont devenus aujourd'hui des maîtres et qui dans les hôpitaux et à la Faculté, par leurs travaux sur la pathologie générale, sur les maladies infectieuses, sur la bactériologie, sur la clinique, sur la thérapeutique, sur l'hygiène et l'hygiène sociale qui tenait une si grande place dans les préoccupations de Landouzy, soutiennent et accroissent le grand renom de la science médicale française.

Pendant la dernière guerre, par suite de l'investissement de Reims et des bombardements répétés, l'École dut fermer ses portes.

Grâce à l'appui très bienveillant de l'administration départementale et d'une administration municipale très soucieuse du relèvement complet, aussi bien matériel qu'intellectuel de la cité, l'École s'est relevée de ses

ruines, et s'est reconstituée. Les laboratoires sont ouverts, les services de clinique sont réorganisés et le nombre des élèves augmente progressivement. Réalisant un désir formulé autrefois par le directeur Landouzy, une maison des étudiants a été créée et fonctionne à la satisfaction générale des familles et des étudiants.

Bientôt il est à prévoir que l'École aura retrouvé la prospérité dont le début véritable remonte à la direction de Landouzy père, et est restée telle jusque sous les directions dernières, avant la guerre, de Henri Henrot, et de M. Langlet, le maire courageux témoin impuissant du martyre de sa ville.

Succédant à mon collègue Adrien Pozzi qui a présidé à la réouverture de l'École, j'occupe depuis le 1^{er} novembre dernier la place de Marc-Hector Landouzy, et je ne crois pouvoir donner un plus grand témoignage de déférence à la mémoire du doyen Landouzy, qu'en m'engageant à conformer mes actes à ceux de son père et à tâcher de réaliser son idéal d'École préparatoire, de façon que nos étudiants gardent de leur École le même bon souvenir, lui conservent la même affection et lui portent le même intérêt. Alors nous formerons des médecins utiles à la patrie et qui selon l'expression même de Landouzy sauront que « notre profession restera belle entre toutes puisque de longtemps elle n'en aura pas fini avec sa mission qui est d'améliorer, de guérir, de soulager, de sécher les larmes et de ranimer les courages ».

ALLOCUTION
DU PROFESSEUR CH. RICHEL

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES, MESSIEURS,

JE viens ici en cette réunion, plutôt familiale que solennelle, apporter le témoignage ému des amis de Landouzy, de ses compagnons de travail, de ses proches. Après les éloquentes paroles qui viennent d'être prononcées, et les justes appréciations de l'œuvre laissée par ce maître éminent, vous me permettrez de rendre un pieux hommage à mon fidèle camarade, d'évoquer quelques souvenirs intimes, pour essayer de faire revivre devant vous la figure si sympathique, si originale, si puissante, et, pour le dire en un mot, si profondément et passionnément médicale, de notre regretté ami.

Je l'ai connu tout d'abord en 1873, c'est-à-dire, hélas ! il y a un demi-siècle. J'arrivais, tout jeune, à l'Internat, et, comme aujourd'hui encore, je ne connaissais pas grand'chose à la médecine. Mais déjà Landouzy, interne de seconde année, était très expérimenté médecin. Nous étions ensemble à l'hôpital Beaujon, avec de charmants camarades, mon cher Emmanuel Bourdon, mort très jeune, Berger qui fut professeur, Peyrot qui

fut sénateur. Louis Landouzy était l'interne de Brouardel, qui venait d'être nommé médecin des hôpitaux, et le jeune médecin avec son jeune interne déambulaient en causant avec animation dans les cours de l'hôpital. Certes ils ne se doutaient pas qu'ils devaient, successivement, l'un et l'autre, être un jour doyens de la Faculté de médecine. Ils se contentaient d'aimer passionnément la clinique et l'hôpital.

Le grand amour de la médecine inspira toute la vie de Landouzy. Personne plus que lui n'apportait d'attention scrupuleuse à l'examen de son malade. On a vanté son souci de l'étiologie et de la pathogénie, mais son souci du diagnostic précis, minutieux, n'était pas moins profond. Ma confiance dans son jugement, ma foi en son amitié furent telles que résolument je ne voulus plus, ni pour moi ni pour les miens, avoir d'autre médecin que lui.

Ainsi s'établirent des relations d'abord amicales, puis médicales, puis, longtemps après, fraternelles, que la mort seule a pu briser.

Son dévouement à ses malades était incomparable. Quand la maladie était grave, il venait deux fois, trois fois, quatre fois par jour pour examiner son client, gardant tout son sang-froid, aussi éloigné d'un pessimisme aveugle que d'un optimisme, plus aveugle encore, croyant si fermement à la médecine, au diagnostic, à la thérapeutique, qu'il ne permettait pas à ses malades de protester contre le traitement décidé par lui, et il se montrait implacablement rigoureux, même pour les prescriptions en apparence les plus insignifiantes.

Aussi laborieux que désintéressé, il sacrifiait tout au devoir médical, et il faisait de ce devoir médical son vrai bonheur.

Aussi ne se permettait-il guère de distractions ni de vacances. Tout au plus parfois une courte excursion à l'étranger. Et encore dans ce voyage s'intéressait-il aux hôpitaux, aux laboratoires, aux eaux minérales. Il voyait dans les choses et dans les gens, quelles que fussent choses et gens, le côté médical : hygiène, prophylaxie, étiologie, thérapeutique. Quand il devisageait quelqu'un, il repassait tous les souvenirs de sa longue et sagace pratique et, malgré lui, il faisait le diagnostic et la thérapeutique de son interlocuteur.

Il aimait à discuter avec ses collègues, ses amis, ses élèves, les grandes théories de la pathologie générale, et il trouvait des expressions pittoresques. C'est lui qui a créé le mot « ophothérapie » qui a eu une si heureuse fortune.

Son dogmatisme était toujours courtois, aussi courtois que ferme. Il était obstiné dans ses idées, parce que ses idées, appuyées sur la pratique et le raisonnement, étaient mûries et sages.

Il n'eut pas d'ennemis. Il n'eut guère que des amis, dévoués, sincères, car ceux qui l'approchaient pouvaient apprécier la solidité de son jugement, aussi bien que son obligeance inépuisable, de sorte qu'ils ont eu tous, tous sans exception, une profonde douleur, en apprenant sa mort, consécutive à une cruelle maladie.

Il a connu toutes les joies que peut donner la haute renommée ; membre de l'Institut, doyen de la Faculté

de médecine, ayant des élèves qui, peu à peu, devenaient à leur tour des maîtres, et répandaient ses doctrines ; écouté comme un oracle par une nombreuse et fidèle clientèle, ayant une famille qui l'adorait, il fut heureux... et cependant les épreuves, et des épreuves cruelles, n'ont pas manqué à cet heureux du monde. Parfois même — et cela dès son jeune âge — sous sa gaieté on pouvait discerner quelque mélancolie secrète, quelque angoisse qu'il dissimulait avec un stoïcisme admirable. Mais il n'aimait pas à parler de sa vie intérieure, et nous n'en devons pas parler davantage.

Et voici que son œuvre revit, non seulement dans les solides travaux de clinique qu'il laisse, mais encore dans cette belle bibliothèque de thérapeutique où les jeunes médecins pourront puiser de si précieux renseignements. Vous allez la voir tout à l'heure, et vous pourrez apprécier son importance, comprendre qu'il fut vraiment un bienfaiteur de cette Faculté de médecine qu'il aimait tant, et où son souvenir restera impérissable.

Landouzy peut être considéré comme le type idéal du médecin. Toutes les hautes vertus de dévouement, de travail, que notre noble profession demande, abnégation, prudence, audace, Landouzy les a possédées au plus haut degré. Je crois bien que la devise latine que j'ai donnée à la belle médaille, si ressemblante, que notre ami Paul Richer nous présente ici, indique ce qu'a été Landouzy.

Quid medicus possit verbo vitæ docebat.

Il fut un grand médecin.

*DISCOURS DE M. PAUL STRAUSS
MINISTRE DE L'HYGIÈNE,
DE L'ASSISTANCE
ET DE LA PRÉVOYANCE SOCIALES*

CETTE manifestation a été trop substantielle, trop éloquente, trop attendrissante pour ne point se suffire à elle-même ; en organisant, à quelques semaines de distance, l'inauguration du musée Dejerine et du musée Landouzy, la Faculté de médecine se grandit en glorifiant ces deux maîtres disparus et qui ont été pour elle une force et un honneur, et les Pouvoirs Publics se devaient, à l'un comme à l'autre, d'apporter leurs hommages respectueux et fidèles.

Landouzy a été ce qu'ont montré en des termes magnifiques les divers orateurs qui ont pris la parole. Il n'est pas possible d'ajouter quoi que ce soit à ces éloges qui sont à la mesure de l'ami, du savant, du médecin. Je voudrais, sans rassembler en quoi que ce soit — ce serait une tentative vaine et illusoire, — les divers panégyriques qui ont été apportés en mémoire et en l'honneur de Landouzy, dire avec une simplicité émue qu'il a été un vrai médecin, un clinicien consommé, un thérapeute incomparable, un des plus actifs et des plus

puissants propulseurs de la médecine préventive et de l'hygiène sociale.

Je n'ajouterai qu'un détail à l'histoire si complète qu'a faite le Professeur Léon Bernard. Dans la lutte contre la tuberculose, avant 1900, lors des rapports si remarquables de Brouardel et de Grancher, les hygiénistes et les médecins français étaient en controverse perpétuelle. Les uns vantaient à bon droit le Dispensaire auquel le P^r Calmette a attaché son nom, les autres faisaient l'éloge du Sanatorium. Ces litiges médicaux ne laissaient pas d'avoir dans les milieux administratifs, au Conseil de surveillance de l'Assistance Publique et jusque dans le public lui-même, un fâcheux retentissement.

En 1905, sous la présidence de Casimir Périer, assisté de Brouardel, s'est tenu un congrès international de tuberculose dans lequel Landouzy, à la première place, plus que tout autre, contribua à ce que se fit, dans un effort remarquable, la conciliation entre ces deux instruments, non moins indispensables l'un que l'autre.

Cette participation de Landouzy à la réconciliation des hygiénistes et des médecins pour l'organisation de la lutte contre la tuberculose et l'aide aux tuberculeux, le devait conduire, comme l'a rappelé si magistralement le Professeur Léon Bernard, à être à la Commission permanente de la tuberculose, l'artisan incomparable et l'instigateur merveilleux de cette lutte enfin organisée contre la tuberculose.

Ce fut lui, qui, assisté de M. le Président Léon Bour-

geois, d'Honorat et de moi-même, s'adressa, dans une démarche faite en 1915, dès le début de la guerre, au ministre de la Guerre, M. Alexandre Millerand, pour solliciter sa bienveillante et agissante sollicitude en face du danger de la tuberculose.

Il ne me serait pas difficile d'évoquer d'autres services sociaux de notre cher et illustre ami, la nomenclature en serait longue et démonstrative. Parmi les titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance des pouvoirs publics, M. le Professeur Carnot a eu raison de placer en première ligne les voyages d'études médicales qui ont été l'une de ses œuvres maitresses et qui ont tant contribué à mettre en valeur les richesses thermales dont la France est en droit de s'enorgueillir.

De Reims qui a vu son berceau, au Val-de-Grâce où nous lui avons rendu les suprêmes honneurs, Landouzy a été, durant toute sa vie, un ardent patriote et un grand philanthrope. Nul, plus que Landouzy, n'a mieux honoré la médecine française; nul n'aura davantage coopéré aux progrès de la médecine préventive et de l'hygiène sociale.

Le souvenir de l'ancien et illustre doyen de la Faculté de Médecine de Paris restera indissolument attaché à tous les bienfaits de la science mise au service de la Patrie et de l'Humanité.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR MASSON ET C^{ie}.
— ÉDITEURS —
LE 5 JUILLET 1923



